PREMIÈRE ANNÉE — N° 15 · Jeudi 16 Juillet 1908

TOUS LES JEUDIS



L'EPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs p^r an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

L'ESCAPADE DE TAUPINARD



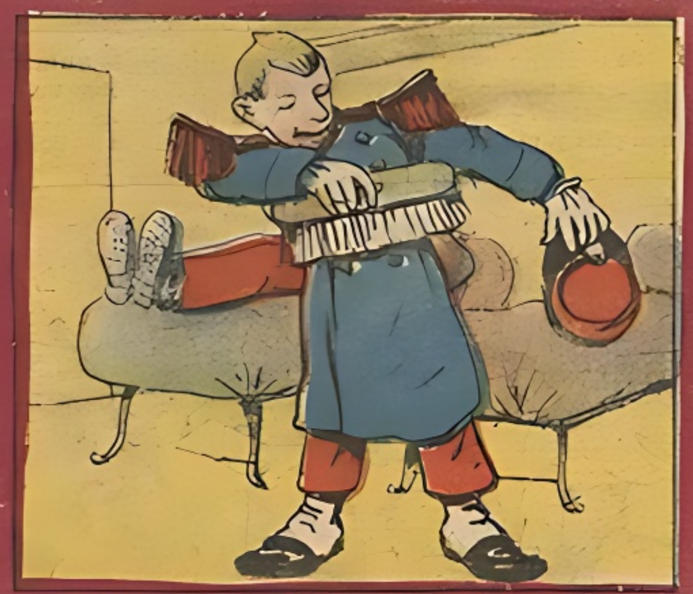
Dimanche dernier il faisait un temps mirobolant, je m'dis : « Faut en profiter pour tirer une petite bordée » et je m'dépêche de m'astiquer afin d'prendre le train de midi pour aller voir mes parents à Bouzidon.



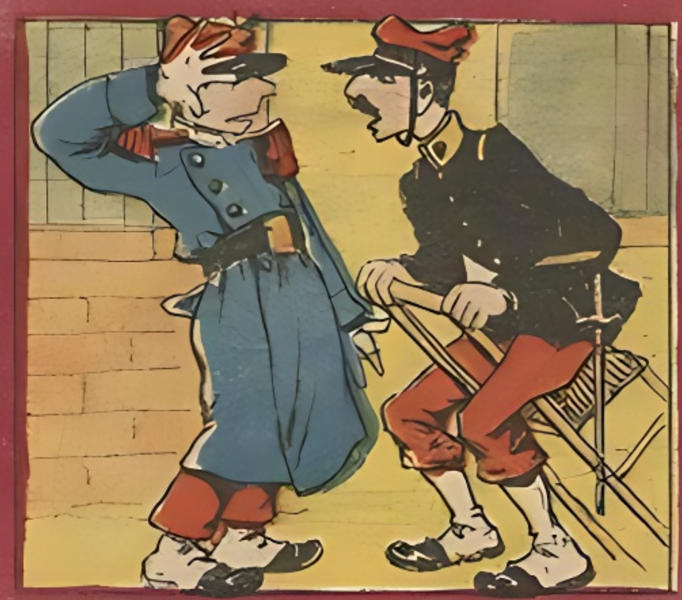
J'arrive à la porte du quartier croyant qu'j'étais paré et je m'présente devant le sergent de garde.



Y m'regarde avec ses yeux et m'dit : [illegible] de bleu, vous êtes fichu comme un civil, [illegible]



J'avait pas à rouspéter, comme on dit dans l'métier, aussi je fais demi-tour, et je r'monte à ma chambrée. J'me regarde, j'me retourne, j'm'brosse, m'astique et je r'descends à la porte du quartier.



Alors l'sergent m'examine et m'dit comme ça : « Est-ce que vous vous payez ma tête? demi-tour. »



Je rouspète pas, parce que je rouspète jamais, ça n'sert à rien, et je r'monte à ma chambrée. Tous les copains étaient sortis. Il n'y avait pas à d'mander d'renseignements pour leurs [illegible] 11 h. 1/2. Il n'y avait pas à perdre de temps.



Je m'déshabille complètement, puis je me r'enfile, je m'recaspète, je me r'képite et je r'descends.



Je m'présente pour la 3e fois devant l'sergent. Il me r'garde en fronçant les sourcils et m'dit : « Décidément, j'crois qu'vous voulez que j'vous [illegible] » — Ce m'dit [illegible] j'aimerais mieux qu'ce soit dehors : midi moins [illegible], j'vas rater mon train. — « Allons, demi-tour. »



Pas la peine de rouspéter, ça n'aurait pas été plus vite et je r'monte à ma chambrée.

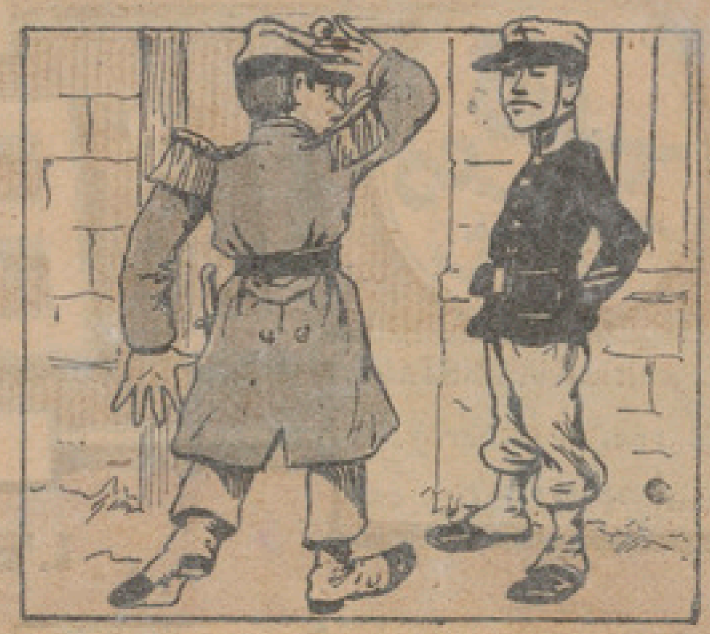
(Voir la suite page [illegible])



Midi sonne, ça y est, mon train est flambé; pour la première fois que j'veux tirer une bordée, c'était pas d'veine; mais quand j'aurais rouspété, il aurait tout de même été plus d'midi. Là-dessus v'là mon copain Dupanet qui arrive.



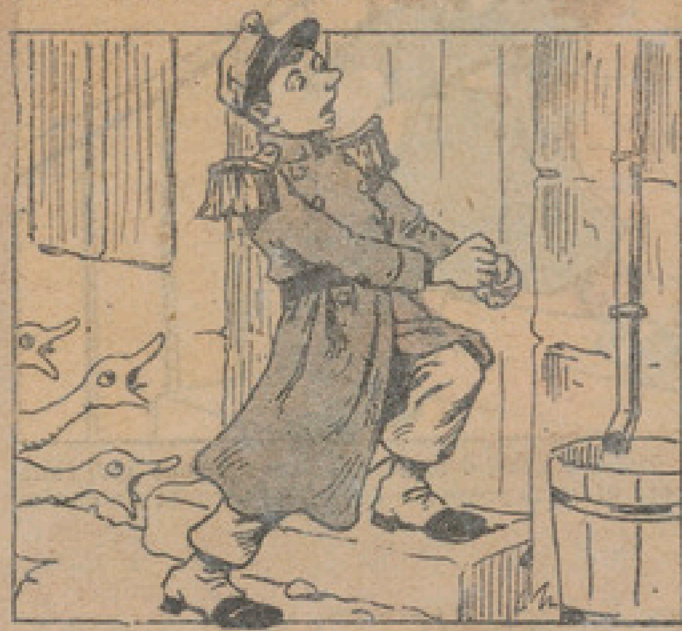
J'lui raconte mes embêtements, il m'regarde sur toutes les coutures. Alors y s'tortille dans toute sa longueur et m'dit : « Eh bien, mon vieux, t'as eu de le veine d'y couper. Tu n'vois donc pas qu't'es boutonné à droite et nous sommes le 16. »



Alors je r'descends pour la 4e fois; le sergent n'y était plus, c'était le caporal. Je passe comme une lettre à la poste et me v'là dehors.



Oui, mais plus d'train; alors je me mets en route et j'avale mes 14 kilomètres



J'arrive chez mes parents : personne; paraît qu'ils avaient voulu me faire une surprise en venant m'trouver au quartier.



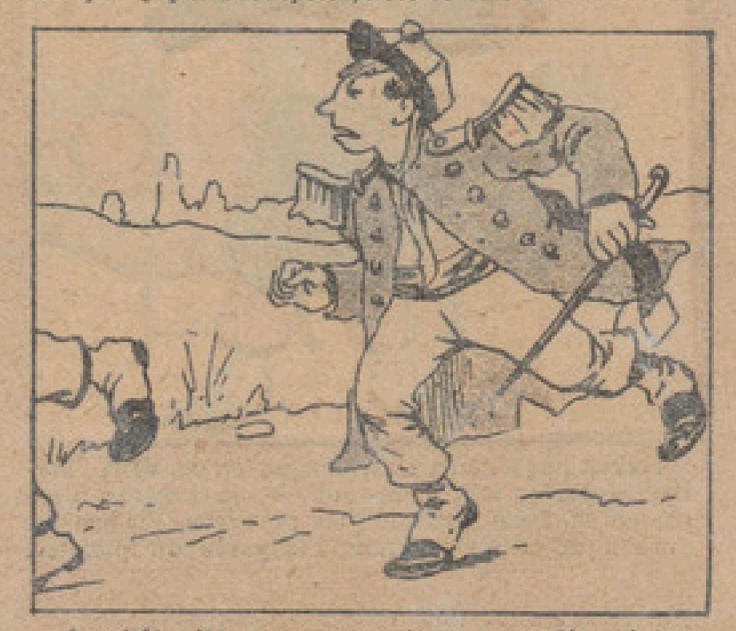
Je m'dirige vers la gare et j'veux prendre le train; mais pas moyen. L'employé m'dit; « Avez-vous une permission ? — Non, mais... — Y a pas d'mais » Là non plus y pas à rouspéter, c'est comme dans le métier.



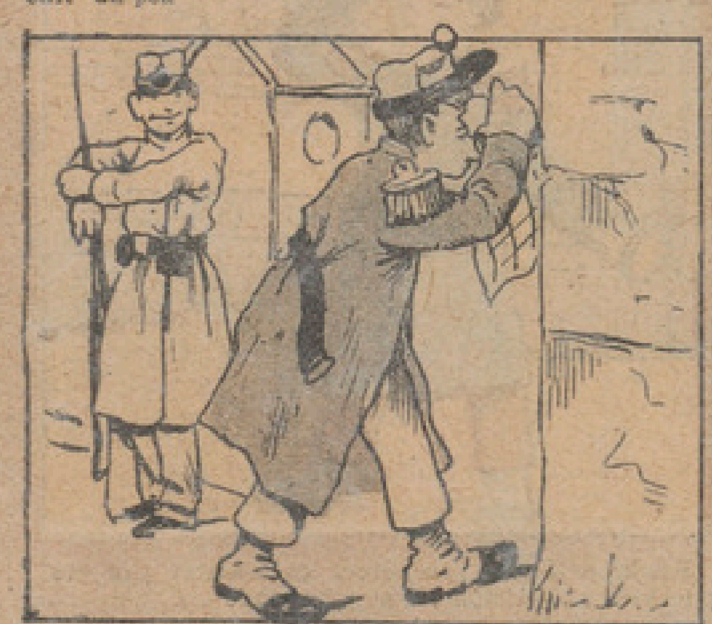
Alors je r'prends mes jambes à mon cou, et en route j'rencontre mon copain Tirenlaire. On s'rafraîchit un peu



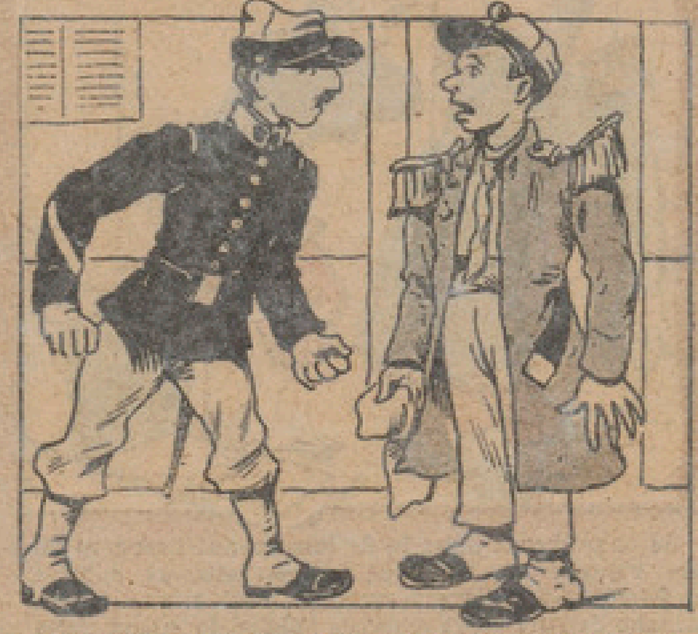
Tout d'un coup, v'là l'copain qui s'lève et qui dit : « Tu sais, ma vieille, on a que l'temps si on n'veut pas se faire coffrer. »



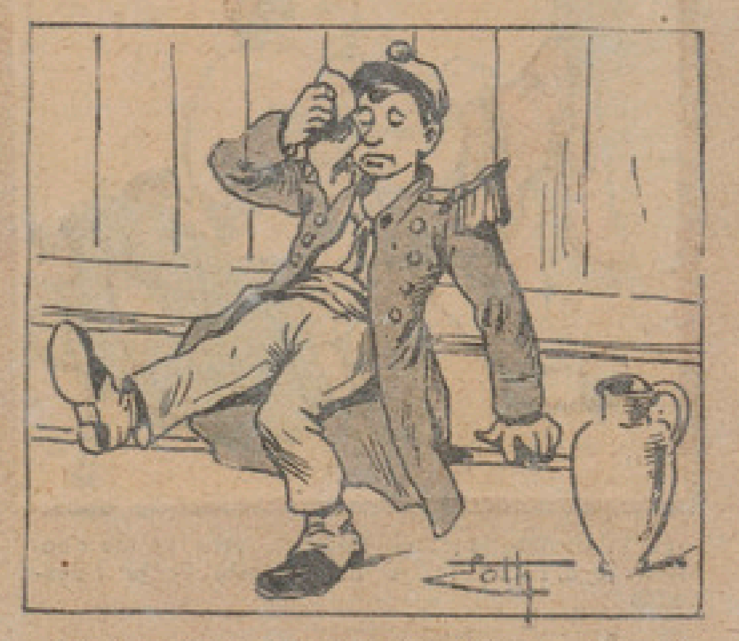
Aussitôt, vite, pas gymnastique, nous filons à toutes voiles



C'qu'on avait chaud! j'gouttais comme une rigole et j'arrive au quartier sans avoir pris le temps de r'boutonner ma capote



Le sergent me r'connaît et m'dit : « Y a pas d'erreur, vous m'prenez pour une poire, s'pèce d'idiot: fichez-moi c'homme-là au bloc et rondement. »



Voyez un peu ce que c'est, dans l'métier; le matin on n'voulait pas m'laisser sortir parce que j'étais mal boutonné, et le soir on me fourrait dedans parce que j'n'étais pas boutonné du tout.

LE COLLIER DE PERLES



Andrew Sander, le millionnaire américain bien connu, avait invité une nombreuse et élégante société à passer les fêtes de Noël au château qu'il possédait dans le Nottighamshire.

Parmi les invités qui tous faisaient partie de la haute aristocratie londonienne se trouvait un gentilhomme hongrois, le comte de Poloski, habitant Londres depuis peu de temps.

Le comte, âgé d'une cinquantaine d'années, était un homme charmant, mais, hélas ! c'était un priseur invétéré.

Un des hôtes du millionnaire, le duc de Blountley, détestait le comte et ne pouvait le sentir surtout depuis que le gentilhomme Hongrois qui était de première force au billard, l'avait battu dans un match en présence de tous les invités du château.

Peu de jours après l'arrivée de ses hôtes, Andrew Sander donna un grand bal et la femme du millionnaire s'y montra parée de magnifiques bijoux, notamment d'un collier de perles fines merveilleux, que son mari lui avait offert à l'occasion de Noël et qui valait environ six cent mille francs.

« Ma foi, murmura le comte, le regard plein de convoitise, devant plusieurs personnes qui l'entendirent, ma foi, Mme Sander porte une fortune autour de son cou ! »

Après le bal, le collier fut placé dans le coffre-fort du millionnaire, le mercredi matin et le même soir, sa femme le vit encore en allant chercher un bracelet, mais le lendemain matin, elle se précipita dans la salle à manger, la figure pâle et les mains tremblantes : « Le collier ! s'écria-t-elle, le collier a disparu, quelqu'un a volé mon collier ! »

Une exclamation de surprise et d'étonnement s'échappa de toutes les bouches.

Parmi les invités du millionnaire, se trouvait Herbert Smith, le célèbre détective qui était depuis fort longtemps en relations avec l'Américain. Tandis que tout le monde était affolé par l'annonce de la disparition du fameux collier, lui seul ne perdit pas la tête.

— Allez chercher votre mari, dit-il, vivement à Mme Sander, et montons dans la pièce où se trouvait le collier.

Tout en gravissant l'escalier, Herbert Smith commença à poser quelques questions à Mme Sander.

— La porte de la chambre était-elle fermée à clef ? demanda-t-il.

— Non, répondit l'Américaine, on la laisse simplement fermée.

— Et le coffre-fort ?

— Fermé comme d'habitude.

— A-t-on forcé la serrure ?

— Non, pas le moins du monde, répondit l'Américaine.

Le détective et Mme Sander, ainsi que plusieurs personnes arrivèrent à la porte de la chambre où l'Américain les rejoignit. Il était tout bouleversé et ne put fournir aucune indication, il envoya immédiatement prévenir la police.

Herbert Smith examina attentivement la pièce, rien n'y était dérangé.

— Pouah ! murmura soudain quelqu'un, comme ça sent le tabac à priser.

Immédiatement, tout le monde fit la même remarque et on se rappela que le comte de Poloski s'était fait excuser de ne pouvoir descendre déjeuner, prétextant une indisposition.

Il y avait une odeur de tabac très marquée près de la porte du coffre-fort et un murmure circula parmi les personnes présentes.

Herbert Smith s'empressa de dire tout bas quelques mots à l'oreille de Mme Sander.

— Mesdames et messieurs, dit ce dernier, je vous prierai de bien vouloir garder pour vous ce que vous avez entendu et particulièrement de ne pas dire un mot à ce sujet au comte de Poloski. Dans les circonstances actuelles, il est préférable de garder le silence sur cette affaire jusqu'à l'arrivée de la police. Descendons donc déjeuner.

Le soir même, le détective inspecteur Barnett arriva de Londres pour prendre l'affaire en main.

Herbert Smith et l'inspecteur fouillèrent minutieusement la chambre, mais ne trouvèrent rien d'anormal, sauf l'odeur du tabac à priser.

— Je dois avouer que cette odeur est une charge accablante contre le comte, dit l'inspecteur, êtes-vous certain qu'il n'y a personne autre que lui dans la maison qui prise.

— J'en suis bien certain, répliqua Herbert Smith après un instant de réflexion.

Il est également évident que le vol a été commis par quelqu'un qui a couché au château la nuit dernière. Mme Sander dit que le collier était dans le coffre-fort hier soir et il n'y a absolument aucune trace d'effraction au dehors, Herbert Smith s'avança près de la fenêtre et l'ouvrit. Une feuille d'arbre tomba à terre et il la ramassa et la glissa dans sa poche avec un sourire de satisfaction.

— Voici une pièce à conviction, murmura-t-il.

Le détective remarqua que la fenêtre donnait sur des arbres plantés les uns près des autres, formant un petit bois.

— Ce que nous devrions d'abord faire, dit M. Barnett, c'est de nous renseigner sur le comte. L'avez-vous vu hier ?

— Non, je ne me rappelle pas l'avoir vu de la journée.

— Ah ! et dans la soirée ? demanda l'inspecteur avec empressement.

— Je ne l'ai pas vu de toute la soirée, répondit Smith, je me rappelle à présent que quelqu'un demanda où était le comte.

— Bon, murmura l'inspecteur, puis il ajouta : « Croyez-vous pouvoir le sonder ? »

— Je vais essayer, répliqua Smith, je vais essayer immédiatement.

Il quitta l'inspecteur et trouva le comte où il s'attendait à le trouver, c'était dans la salle de billard, où le Hongrois s'exerçait seul en prenant de nombreuses prises.

Le détective lui proposa une partie et tout en jouant, entama la conversation.

— Je vous cherchais, dit-il nonchalamment, où étiez-vous donc caché ?

— Oh ! j'ai été légèrement indisposé, répondit le comte, manquant un carambolage facile.

— Il se trouble, pensa Smith, il ne faut pas que je le lâche. Où donc avez-vous passé toute la soirée ? lui demanda-t-il brusquement.

— Je suis resté dans ma chambre, répondit le gentilhomme.

Il était évidemment mal à l'aise, et Herbert Smith n'eut point de mal à gagner la partie. Mais le comte refusa obstinément de répondre aux questions détournées du détective, et celui-ci ne fut guère plus avancé lorsqu'il retourna vers l'inspecteur.

— Je crois que mes soupçons sont justifiés, dit M. Barnett lorsque Smith lui raconta sa conversation avec le comte. Demain je pénétrerai dans sa chambre.

Les deux hommes se réveillèrent de bonne heure le lendemain matin.

— Je me suis introduit dans la chambre du comte, dit M. Barnett, mais je n'ai pas trouvé de preuve ; cependant, j'ai réfléchi et je crois ne pas me tromper en le faisant arrêter. Cette odeur de tabac ainsi que sa disparition sont deux charges contre lui, de plus personne ne le connaît exactement, probablement qu'il n'est pas plus comte que moi.

— Pourquoi ne pas le sommer de dire où il était hier ? reprit Herbert Smith ; en votre qualité d'inspecteur, il est obligé de vous répondre.

— C'est ce que je vais faire, répondit Barnett.

Il se rendit dans la salle de billard où le comte se trouvait presque toujours.

— Monsieur le comte, dit l'inspecteur, vous êtes au courant de la perte du collier de Mme Sander et je voudrais vous poser quelques questions ?...

— Ah ça ! s'écria le comte, supposez-vous que ce soit moi le voleur ?

— Je ne suppose rien, répondit avec calme l'inspecteur, dans ma profession, tout homme est coupable jusqu'à ce qu'il ait prouvé son innocence ; je désirerais savoir où vous étiez hier soir ?

— Et moi, je refuse de vous le dire, s'écria le comte, furieux.

Est-ce qu'un gentilhomme est obligé de rendre compte de sa conduite à quiconque l'interroge ?...

— Je vous préviens, dit Barnett devenant furieux à son tour, que je suis ici comme officier de police et j'insiste pour que vous répondiez à ma question.

— Je refuse ! s'écria le comte.

— Alors, je vais vous arrêter, répliqua l'inspecteur, comme étant soupçonné d'avoir volé le collier de Mme Sander.

— Comment ! vous osez dire que je suis un voleur ! hurla-t-il.

— Monsieur le comte, considérez-vous comme arrêté et donnez-moi votre parole d'honneur de ne pas quitter cette maison, dit l'inspecteur.

— Certainement, monsieur, je suis votre prisonnier, répliqua le comte avec une courtoisie ironique.

— C'est extraordinaire, murmura Barnett au détective en quittant la pièce, il me semble que j'ai agi un peu brusquement. Je ne suis pas bien sûr d'avoir des preuves suffisantes pour maintenir le comte en état d'arrestation.

— Moi non plus, répliqua Herbert Smith. Je suis très étonné que vous l'ayez arrêté.

— Vous parlez d'un ton bien décidé, Monsieur Smith, auriez-vous découvert quelque chose d'utile ?

— Je ne suis pas encore bien sûr, répondit le détective. A ce moment les deux hommes entrèrent dans la pièce où était le coffre-fort et trouvèrent M. Andrew Sander et le duc de Blountley qui causaient debout tous les deux.

— Ah ! Monsieur Barnett, avez-vous trouvé quelque preuve ? demanda le millionnaire avec empressement.

— Pas encore, mais j'ai néanmoins arrêté le comte de Poloski.

— Hum ! je m'en doutais, murmura l'Américain en s'asseyant.

Les trois autres hommes suivirent l'exemple de leur hôte. En prenant un siège, de Blountley commença à tortiller nerveusement sa moustache montrant une bague en or qu'il portait au petit doigt de la main gauche.

Cette bague était ornée d'une grosse pierre verte dans laquelle était taillé en relief un chardon. Aussitôt l'attention de Herbert Smith fut attirée par cette bague ; ses yeux brillèrent et il se pencha en avant en étendant le bras.

— Monsieur le duc de Blountley, dit-il, qu'avez-vous fait du collier de Mme Sander ?

La consternation qui se peignit sur la figure du millionnaire, de l'inspecteur et du duc fut indescriptible. Ce dernier devenu subitement blême, regarda le détective sans pouvoir articuler une parole.

— Monsieur Smith, dit-il, lorsqu'il put enfin parler, si c'est une plaisanterie, elle est plutôt mauvaise.

— Ça n'a pas l'air de vous amuser, répondit Herbert Smith avec calme.

— Que voulez-vous dire enfin, s'écria le duc qui se troublait de plus en plus.

— Simplement que vous aimez grimper aux arbres et que vous aimez encore plus les perles fines, répliqua Herbert Smith d'un ton énigmatique.

— Pitié ! Pitié ! balbutia de Blountley, vous m'avez vu ?

— Qu'est-ce que ça signifie, s'écria l'Américain stupéfait. Comment, c'est vous qui avez pris le collier de ma femme, vous, de Blountley, un voleur ! Oh ! c'est impossible, c'est une plaisanterie ridicule, je ne le crois pas.

— Malheureusement, ce n'est que trop vrai, murmura Herbert Smith fixant le duc qui avait la tête plongée dans ses mains.

— Dites-moi, Blountley, dit M. Sander, est-ce réellement vrai ? avez-vous pris le collier ?

Le duc secoua la tête :

— J'avais besoin d'argent ! murmura-t-il.

— Puis-je demander à Monsieur le duc, s'il a l'habitude de priser ? dit soudain Barnett.

— Mais non, répondit Blountley brusquement, j'ai répandu l'odeur exprès pour égarer les imbéciles comme vous sur une fausse piste !

— Je crois que nous ferions mieux d'aller trouver le comte, dit Herbert Smith s'adressant à l'inspecteur, voyant qu'il était préférable de laisser M. Sander seul avec le duc.

Dès que la porte fut refermée derrière eux, l'inspecteur se retourna vers son compagnon.

— Voyons à présent, dit-il avec empressement, comment diable avez-vous découvert le coupable ?

— Cette feuille que vous m'avez vu ramasser, lorsque j'ai ouvert la fenêtre, était une pièce à conviction excellente, répliqua Smith en souriant, c'était une feuille de sycomore. Il n'y a qu'un sycomore parmi les arbres du petit bois et il est situé juste au milieu, par conséquent, je me suis demandé comment une feuille de cet arbre avait pu venir jusque sur le rebord de la fenêtre. J'examinais les arbres et je trouvais des traces de pas tout autour et en deux endroits, je découvris l'empreinte d'un petit chardon marqué sur le tronc d'un arbre, j'en suis venu à conclure que le voleur avait dû grimper dans le sycomore et s'était glissé d'arbre en arbre jusqu'au chêne dont les branches touchent le lierre qui grimpe après le mur de la maison, évitant ainsi de laisser la trace de ses pas. En s'accrochant après le lierre, l'individu n'avait eu qu'à gagner la fenêtre de la chambre où se trouvait le coffre-fort. La feuille de sycomore a dû s'accrocher après ses vêtements et est tombée lorsqu'il s'est glissé par la fenêtre.

— Mais la fenêtre était fermée, dit l'inspecteur.

— C'est vrai, répondit Herbert Smith, mais mon opinion est qu'après que Mme Sander eut fermé la fenêtre mercredi soir, le duc de Blountley se glissa dans la chambre et l'entr'ouvrit pour pouvoir pénétrer pendant la nuit dans la pièce et opérer tout à son aise.

— Mais, continua le détective, je ne pouvais pas deviner d'où venait l'empreinte du chardon, je me doutais qu'elle avait été faite par une bague dont la pierre avait marqué le bois à la suite d'une forte pression et j'ignorais à qui appartenait cette bague jusqu'au moment où je la vis au petit doigt du duc de Blountley, il y a quelques minutes.

— Et dire que je soupçonnais ce pauvre comte ! murmura l'inspecteur Barnett désolé.

A l'aide de faibles indices et grâce à son habileté, Herbert Smith était parvenu à découvrir le voleur. Pour éviter un scandale, le bruit fut répandu que le collier avait été retrouvé derrière un meuble, et personne ne s'inquiéta de la disparition subite du duc de Blountley, soi-disant parti pour un long voyage.

FORTUNIO.

UNE SALE BLAGUE



M. Poussadoux, directeur du Cafard-Théâtre, reçoit tellement de manuscrits, de pièces nouvelles qu'il ne prend même pas le temps de les lire, et les jette directement au feu. Au panier, cela serait encombrant, et puis, de cette façon il a de quoi se chauffer tout l'hiver très économiquement.



Or, dernièrement, le poète Ignace Kam Amber lui confia son drame vécu : « La Fille posthume du Décapité sanglant de Notre-Dame. » Il n'avait pas franchi le seuil que son manuscrit flambait déjà. Le malheureux s'en aperçut. Son cœur saigna.



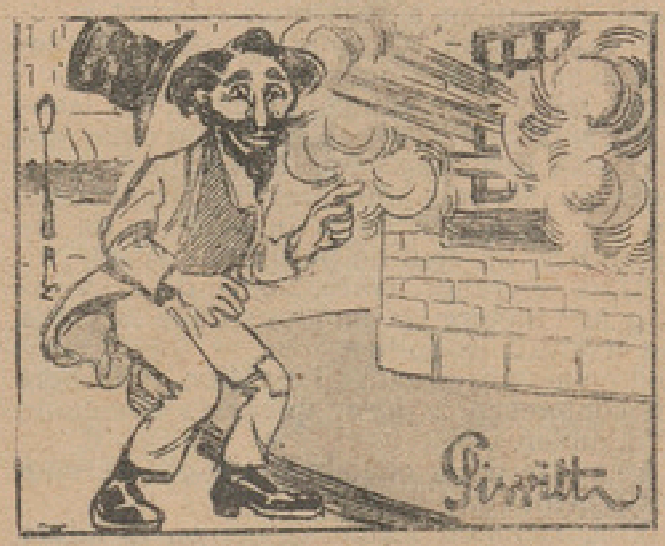
Une semaine ne s'était pas écoulée qu'il revenait porteur d'un nouveau rouleau, plus volumineux encore, et ceint d'un ruban vert (couleur symbolique).



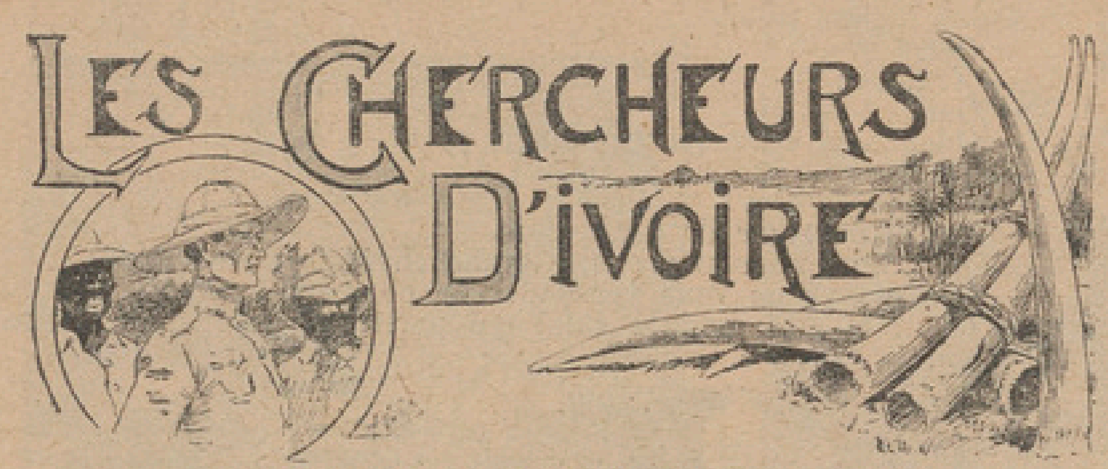
Il le remit à Poussadoux qui ne le reconnut pas. Sitôt que le poète eut fermé la porte, le directeur jeta le précieux manuscrit dans la salamandre dévastatrice...



Mais une explosion formidable se produisit. Poussadoux, enlevé de son fauteuil, entra assez rudement en contact avec le plafond, puis retomba sur le plancher, meurtri, abruti, se demandant ce qui lui arrivait.



... cependant que Kam Amber se frottait les mains avec satisfaction au bruit de la détonation. Son truc avait donc réussi d'introduire un énorme pétard au beau milieu du soi-disant manuscrit : « Ah ! ah ! mon vieux, tu veux des pièces à succès ? En attendant prends cette pièce .. d'artifice ! Et que cette explosion soit celle de ma joie, me voilà bien vengé ! »



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

XI

(Suite.)

Partout des cadavres hachés de coups de sabre gisaient; le sol était piétiné; une foule d'objets de ménage étaient brisés, pêle-mêle avec des armes, des bijoux; des jattes de lait renversées mêlaient leur liquide avec des mares de sang.

Colin resta saisi.

— En vérité, ce n'est pas beau! murmura-t-il en se signant furtivement, sa foi de Breton lui revenant.

Mais, tandis que les Somalis, insouciants du sang et avides de butin s'élançaient dans les cases pour les piller, l'on entendit inopinément s'élever un chant, cent fois étrange en ce lieu!...

Une voix d'homme, sonore, jetait des paroles qui n'étaient pas du français, mais encore moins du dialecte barbare, et suivant un rythme musical franchement européen.

Victor s'exclama, stupéfait :

— Ah! par exemple! Qui diable chante des cantiques, ici?

Déjà, Vallençais, suivi d'Audet, s'élançait vers la case isolée d'où partait la voix.

— N'ayez pas peur, nous sommes des amis! cria Harley en anglais, car il avait reconnu le langage du cantique.

Là, dans l'ombre du taudis et sur le fumier du sol, gisait un homme blanc, presque nu, cruellement ligoté.

Il souleva péniblement sa tête à la chevelure et à la barbe grises, interrompant son chant pour s'écrier d'un ton solennel :

— Dieu soit loué qui m'amène des sauveurs!... mais pourquoi faut-il que ce soit au prix de l'extermination des malheureux pêcheurs de ce village!...

Audet et Vallençais l'avaient soulevé, l'apportaient au jour, devant la case.

— Ah! bon sang de bon sort! s'écria Collin. Un Français, ici?... voilà qui est épatant!

Durlot faisait la moue.

— Ça, fit-il à demi-voix, c'est un Anglais, un ministre, un de ces hommes qui passent leur vie à évangéliser les noirs...

Victor se précipita pour aider à rompre les liens du vieillard.

— Ma foi! dit-il joyeusement, *angliche* ou pas, on a du plaisir à avoir tiré un blanc des vilaines pattes de ces singes!... Comme ils vous l'ont arrangé!... On dirait un saucisson!

— Un manteau s'il vous plaît! implorait le pasteur, honteux de son torse nu.

Barao lui tendit plusieurs morceaux d'étoffe ramassés dans les cases.

— Voici de quoi t'habiller, vieux père.

Audet revenait, révolté, portant un crâne humain.

— Tenez, capitaine, voici ce que j'ai trouvé dans une marmite avec un couteau planté dedans!... Et, là-bas, entre ces deux arbres que vous voyez, c'est l'abattoir humain! C'est plein de squelettes.

Harley interrogeait l'Anglais.

— Comment vous trouvez-vous ici prisonnier?

L'autre expliqua :

— Je vis depuis vingt ans dans ces régions, avec ma femme et ma nièce... Nous avons baptisé et adouci les mœurs de plusieurs peuplades, chez qui ma femme est absolument en sûreté... Mais, trouvant que ma mission était insuffisamment remplie, je me suis aventuré parmi les païens de ces contrées-ci, et j'ai failli à ma tâche, je n'ai pas su leur inspirer le respect dû à mon caractère... ils se sont saisis de moi, m'ont maltraité...

Puis, s'interrompant, il demanda avec anxiété :

— Je suppose que vous n'avez pas l'intention de faire périr les femmes et les enfants de ce village?

— Non, répondit Vallençais. Pour faire un exemple que je crois utile, j'ai voulu détruire tous les hommes, je brûlerai les maisons et je disperserai les troupeaux. Mais les femmes auront la vie sauve.

Le pasteur joignit les mains.

— Oh! monsieur, écoutez ma prière! Je ne sais où vous vous rendez, mais, il ne peut, je crois, que vous être utile de traverser une région pacifique, bien cultivée, où vos hommes trouveront tout le nécessaire, et où je serais si heureux de vous recevoir dans mon humble demeure!... Je puis vous servir de guide, en trois jours de marche nous serons rendus... Et veuillez permettre que les femmes et les orphelins nous accompagnent...

Vallençais réfléchit et acquiesça.

— J'accepte... D'autant plus que, si les renseignements que l'on m'a donnés sont bons, la contrée dont vous me parlez est précisément sur ma route... Je me rends au sultanat d'Ouran.

Le pasteur s'écria avec empressement :

— Oh! je vous procurerai des guides qui vous y conduiront le plus facilement du monde.

Et, tout à coup, revenu à une préoccupation bien anglaise :

— Mais, gentleman, permettez-moi de me présenter : le révérend Joseph-Nathaniel Jefferson-Coole, natif de Yorkshire, Grande-Bretagne, pasteur à Lougambo. Vous êtes sans doute un compatriote, car vous avez les traits d'un véritable Anglais.

Vallençais sourit.

— J'ai du sang anglais dans les veines, mais, par mon père, je suis Français. Je me nomme Harley Vallençais, et voici mes compatriotes et compagnons : Durlot, ancien militaire, Pierre Audet, Victor Collin, deux marins avec qui j'ai fait le tour du monde...

Barao apportait une carabine rouillée et disloquée qu'il avait découverte dans une case.

— Est-ce au gentleman? demanda-t-il.

Mais le révérend entra dans une violente indignation.

— A moi, cette arme de sang et de mort? Jamais! Gentleman, j'ai parcouru plus de six cents lieues dans les contrées sauvages de l'Afrique, depuis que le bateau venant d'Angleterre m'y déposa avec ma digne épouse... mais jamais je n'ai eu à la main d'autre arme qu'une baguette, pour me défendre des serpents!...

Collin, qui comprenait l'anglais, répondit en riant sous cape :

— On vous croit, respectable gentleman, seulement, ça n'est pas très fort, je vous jure!... et vous voyez que cette manière de vous promener la canne à la main vous a mené à deux doigts de la marmite!... Vous faites comme ça votre dédaigneux, n'empêche que si nous n'avions pas tapé sur les moricauds, vous ne reverriez pas la vieille dame qui vous attend là-bas!

N'entendant pas un mot au français du jeune marin, le révérend Jefferson-Coole regardait son interlocuteur avec méfiance.

— Dieu soit avec vous, jeune homme! fit-il brièvement, d'un ton plutôt menaçant.

Vallençais fit signe à Collin de se taire.

— Silence!... Occupe-toi plutôt de faire relever tous ces morts... Durlot avançait aux ordres.

— Quand brûlera-t-on le village, mon capitaine?

— Après que tout ce que je viens de dire aura été exécuté, et quand le reste de la caravane nous aura rejoint.

— Qui ira la chercher?

— Vous, Durlot. Ds que l'on aura mangé et pris un peu de repos, vous prendrez deux hommes avec vous, vous retournerez dans l'île et ferez lever le camp. Tout le monde pourra être ici à la nuit tombante et, le surlendemain, nous reprendrons la route.

Durlot salua militairement.

— Bien, mon capitaine.

Collin, écoutant ce colloque, branlait la tête, d'un air préoccupé.

— A quoi penses-tu? demanda brusquement Harley qui n'avait pas perdu le jeu de sa physionomie.

Le jeune homme répondit sans hésiter, avec sa franchise coutumière :

— Sans vous commander, capitaine, je crois que ça aurait été mieux si ça serait moi qui aurais ramené nos gens.

— Parce que?

— Rapport à Garino qui ne s'entend guère bien avec Durlot.

Vallençais hocha la tête.

— C'est vrai, j'y ai songé un instant...

Il se tourna, comme pour rappeler Durlot; puis il se ravisa, et avec un geste d'insouciance.

— Ah, bah! ils s'arrangeront! Et puis, Sol est là.

— Et enfin, conclut Victor en riant, s'ils se mangent, on le verra bien!... Ils sont assez gros tous deux pour qu'il en reste bien quelque morceau!

XII

TRAHISON

Dans l'île, pendant que Vallençais menait à bien l'expédition contre le village des cannibales, une sourde agitation se faisait sentir parmi les habitants du camp.

Pendant que le docteur Pitache, jouissant délicieusement de son oisiveté, partageait son temps entre un doux sommeil et une pêche sans fatigue, Camille Sol, dont la vigilance ne s'endormait pas, recueillait des indices singuliers.

Elle vint trouver Pitache au bord de l'eau.

— Dites-moi, docteur, j'ai à vous parler.

Justement, Pitache contemplait avec admiration un gros poisson qu'il venait d'amener au bout de sa ligne.

— Hein, quel bel animal! s'écria-t-il enthousiasmé. Quelle espèce cela peut-il bien être? Avec ses gros yeux sortis et sa bouche rentrée, il me rappelle un de nos professeurs à l'Ecole de médecine! C'est sa caricature, positivement!

Mais Sol l'interrompit avec impatience.

— Ecoutez-moi donc! Il se passe ici des choses graves!

Le docteur la regarda avec surprise.

— Que voulez-vous dire? Vous avez des nouvelles de l'expédition?

— Il ne s'agit pas de cela!... C'est ici, auprès de nous, que j'ai surpris des menées inquiétantes...

— A quel propos, et de la part de qui?

— Je suis persuadée que Garino complote de s'enfuir, en compagnie d'une partie de nos gens et, naturellement, en emportant nos bagages les plus précieux.

Pitache ouvrait de grands yeux.

— Diable!... Ce serait sérieux, en effet!... Et qu'est-ce qui vous fait supposer cela?

— Cette nuit, je ne dormais pas... j'étais allée à la pointe de l'île pour tâcher d'entendre ce qui pouvait se passer au village des Vougombis, dont Vallençais devait être en train de faire l'attaque... Et, en dehors du camp, j'ai entendu des chuchotements, je me suis approchée à pas de loup, et j'ai vu Garino entouré d'une quinzaine de nos hommes qui parlaient et gesticulaient... Je ne pouvais entendre distinctement, pourtant il me semble qu'il s'agissait d'une trahison...

— Ma foi, ce Garino ne m'inspire pas la moindre confiance!... Et, du reste, Durlot, qui est un brave garçon, lui... m'a édifié sur son compte... Je ne sais vraiment pas pourquoi Vallençais l'a engagé.

— Harley ne se préoccupe jamais du danger; il croit toujours pouvoir maîtriser les hommes et les choses... Puis, Garino a des qualités réelles... La santé, le courage, la discipline des porteurs dépend uniquement du chef d'escorte, et vous voyez que jusqu'à présent notre colonne a marché admirablement.

— Oui, mais si aujourd'hui il trahit?

Camille riposta vivement, d'un ton déterminé :

— Eh bien, docteur, nous ne le laisserons pas faire! Et, pour commencer, venez, nous allons passer une revue du camp.

Pitache soupira, avec un regard de regret sur sa ligne.

— Allons! fit-il, résigné.

Dans le campement, l'on pouvait remarquer deux courants bien distincts.

Tandis que la plupart des Voua-Gouanas dormaient, mangeaient, pêchaient ou se livraient paisiblement à de menus travaux, une petite bande, sous la direction de Garino, s'activait à un étrange travail dans les canots amarrés au bord de l'île.

Ceux-ci n'avaient été déchargés que des objets nécessaires pour monter le camp. Toutes les marchandises destinées aux cadeaux et aux achats étaient demeurées prêtes pour le prochain départ.

Or, Garino faisait tout remuer dans ce chargement et transportait d'une barque dans l'autre tel ou tel colis.

Camille Sol demanda avec une gaîté et une insouciance parfaitement jouées :

— Quel chambardement faites-vous donc, Garino?

Le Levantin répondit avec la même tranquillité :

— Les canots étaient mal lestés, je les fais mieux disposer.

Camille s'assit au bord de l'eau.

— Ah! bien! dit-elle simplement.

Cinq minutes plus tard, elle revenait vers le docteur.

— Eh bien, glissa-t-elle à voix basse, il est évident qu'il prépare une fuite en compagnie de ceux des noirs qui travaillent avec tant d'ardeur à charger les canots qu'ils s'attribueront!...

Pitache questionna avec anxiété :

— Mais, que pouvons-nous tenter pour l'empêcher d'agir?

Elle réfléchit.

— Pour l'instant, rien... Mais faisons le guet, et au premier geste décisif, supprimons-le!

Le docteur se récria :

— Que voulez-vous dire?

Elle répliqua sèchement.

— Vous comprenez fort bien!... Seulement, vous avez des préjugés et de la pusillanimité hors de saison en pays sauvage.

— Moi?

— Parfaitement! — Voyons, examinons les choses... Garino est l'instigateur de la trahison qui nous menace... S'il l'effectue, l'expédition est perdue; nous ne pouvons plus avancer ni vivre sans nos bagages... Donc, avant que cette trahison soit accomplie, il faut l'empêcher.

— Comment?

— En mettant Garino hors d'état de l'effectuer.

— Comment y parviendrez-vous?

Elle posa significativement son doigt sur la crosse du revolver enfoncé dans sa ceinture.

— Je m'en charge... si la mort d'un blanc doit trop peser sur votre conscience.

Le docteur resta saisi du ton énergique de la jeune femme pour proférer de pareilles paroles, condamnant un homme sans appel.

— Prenez garde! fit-il. Les apparences peuvent tromper, et c'est chose grave que d'assumer le rôle de juge!

— Mais, naturellement, répondit-elle. Vous pensez bien que je n'agirai qu'à la dernière extrémité.

Ils s'étaient rapprochés du campement.

Sadou, l'homme blessé par l'incendie de la steppe et dont les brûlures étaient presque entièrement cicatrisées, vint à eux.

Il parlait assez couramment l'anglais et s'adressa à Camille.

— Tu as vu ce que le lièvre-blanc prépare?

Elle regarda l'homme fixement.

— Tu sais quelque chose?

Sadou inclina la tête.

— Oui.

— Trahison?

— Oui.

— Quels sont ceux qui y prennent part?

— Tu les vois autour de lui.

— Et vous autres?

Sadou fit un signe de dénégation.

— Non, non, nous suivrons le grand chef jusqu'au bout.

— Il a essayé de vous persuader de nous quitter?

— Oui... et il a menacé celui qui parlerait, de le tuer comme un chien.



Audel et Vallençais l'avaient soulevé.

— Cependant, tu viens nous révéler ses projets?

Sadou sourit.

— Oui, parce que cela peut t'être utile.

— Je les avais devinés.

Sadou hocha la tête avec une admiration respectueuse.

— Tu es au-dessus de nous, je le sais. La fragilité du corps de la jeune femme, jointe à la résistance extraordinaire à toutes les fatigues; son énergie, son habileté au tir, ainsi que l'incertitude où l'on était de son sexe — Camille portant en route constamment le costume masculin — avaient inspiré aux nègres la conviction qu'ils se trouvaient devant un être surnaturel, une sorte de génie incarné dans une forme humaine.

Elle questionna :

— Sais-tu quand la fuite doit avoir lieu?

— Le lièvre-blanc a, je le sais, l'intention de partir à l'heure de la sieste, alors que chacun dormira.

— Il ne s'attend donc pas à ce qu'on le retienne?

— Non. Les Voua-Gouanas, qui ne veulent pas le suivre ne frapperont pas leurs frères qui s'éloignent, et le lièvre-blanc compte vous tromper, toi et le docteur, en disant qu'il change les canots de place parce qu'ici le courant est trop fort... Ensuite, au milieu de l'eau, il ne vous craindra plus.

Camille inclina la tête.

— Fort bien, je te remercie... Tu peux être certain que le grand chef te récompensera de ta fidélité, ainsi que tous ceux qui tiennent leur promesse de nous accompagner jusqu'au bout de l'expédition.

Camille rejoignit le docteur :

— J'avais raison, lui dit-elle, Sadou m'a précisé les détails. Garino veut s'enfuir, aujourd'hui même, à l'heure de la sieste.

— Et alors?

— Eh bien, nous feindrons de dormir, pour lui laisser le champ libre, et nous interviendrons au bon moment.

Pitache fit craquer ses doigts, ce qui était chez lui le signe d'une forte mauvaise humeur.

— Tout cela est bien ennuyeux! déclara-t-il.

Le déjeuner, que les blancs prenaient ensemble, eut lieu sans incident, bien que Camille craignît à tout moment que Soliman, furieux contre Garino, ne se trahît.

Elle avait dû mettre le nègre dans la confidence des événements en cours, et celui-ci se retenait à grand'peine d'exprimer son indignation, de façon plutôt brutale, envers le traître, à qui il devait servir les meilleurs morceaux du repas — ce dont enrageait le cuisinier.

L'heure de midi vint répandre sur l'île sa chaleur torride. Chacun se coucha à l'ombre, accablé. Camille Sol et le docteur Pitache avaient gagné leurs tentes. Une demi-heure se passa dans un calme absolu.

Puis, des pas furtifs, des pieds nus rasant le sol, se firent entendre sourdement. Camille, aux aguets, vit un à un les nègres complices de Garino le rejoindre au bord de la rivière. Lorsque le Levantin sauta dans un canot, elle apparut inopinément sur la rive.

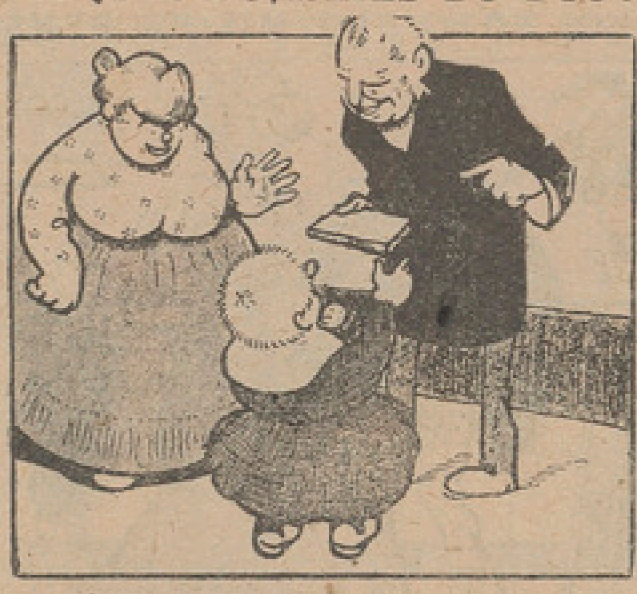
— Quelle manœuvre exécutez-vous donc, Garino? cria-t-elle d'une voix si vibrante, les yeux si étincelants, que le misérable comprit aussitôt que sa ruse était pénétrée.

(A suivre.) DANIEL HERVEY.

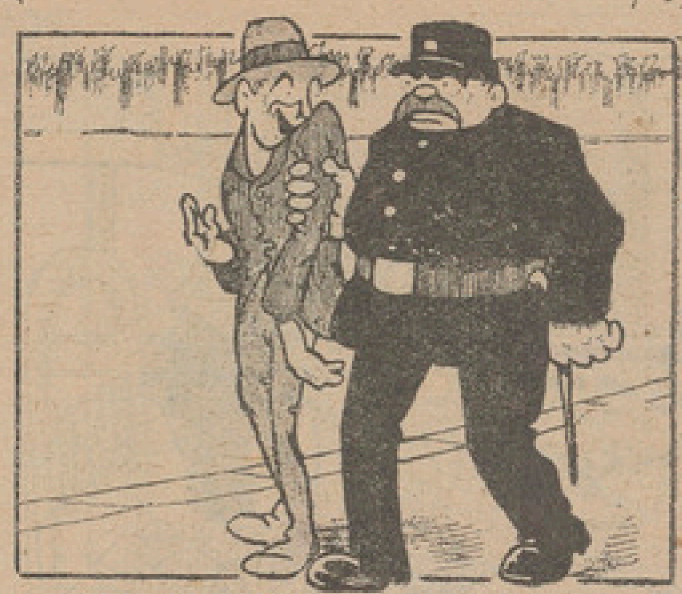
QUELQUES CONSEILS DU DOCTEUR



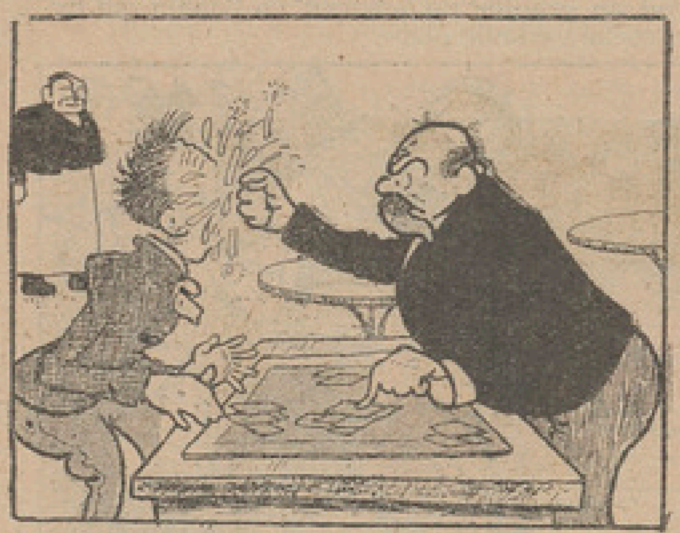
Afin d'être utile à nos lecteurs, nous sommes allés interviewer le docteur Quelmarto, la sommité bien connue de notre Académie de médecine. Ce savant a bien voulu nous confier quelques conseils sur les maladies les plus répandues.



ANÉMIE.— Très fréquente chez les enfants... Le traitement est d'une simplicité biblique : si vous connaissez un enfant anémique, offrez-lui une boîte de peinture ; de cette façon, il aura *toujours des couleurs.*



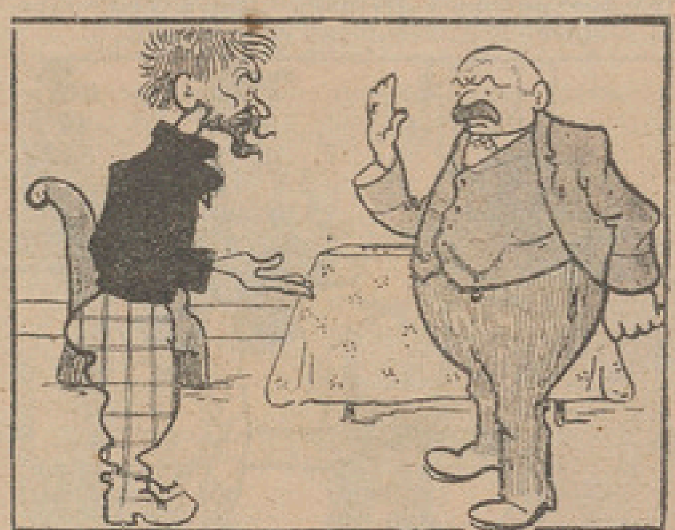
COUPS DE SOLEIL. — Pour éviter les coups de soleil, je vous conseille fortement de vous payer la tête d'un agent de ville : il se chargera de vous *mettre à l'ombre.*



TOUX. — La toux est une maladie que l'on contracte en jouant aux cartes. Bénigne au début, cette affection empire rapidement à la *première quinte*, au point que souvent les adversaires se *prennent en grippe.* Un échange de solides marrons est le traitement radical.



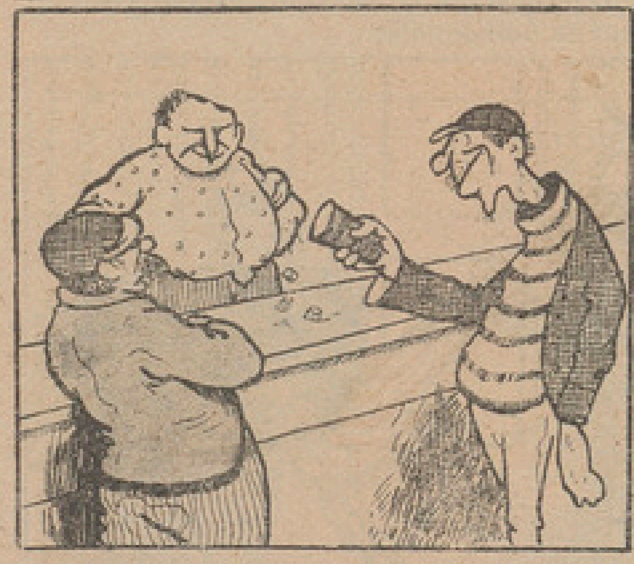
TÉNIA OU VER SOLITAIRE. — Pour le ténia le traitement est simple et excessivement pratique : prendre à jeun, chez le bistro, quatre ou cinq verres de rhum, histoire de *tuer le ver.*



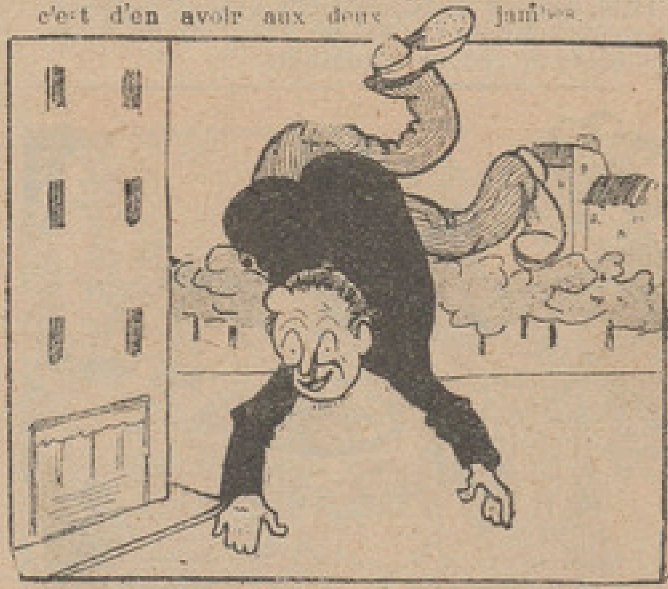
VARICE. — L'avarice est une maladie très répandue : tous les oncles qui ont à Paris des neveux faméliques en sont atteints... avec beaucoup de mal on arrive parfois à les soulager d'une pièce de quarante sous... mais c'est dur... Le comble de l'avarice c'est d'en avoir aux deux jambes.



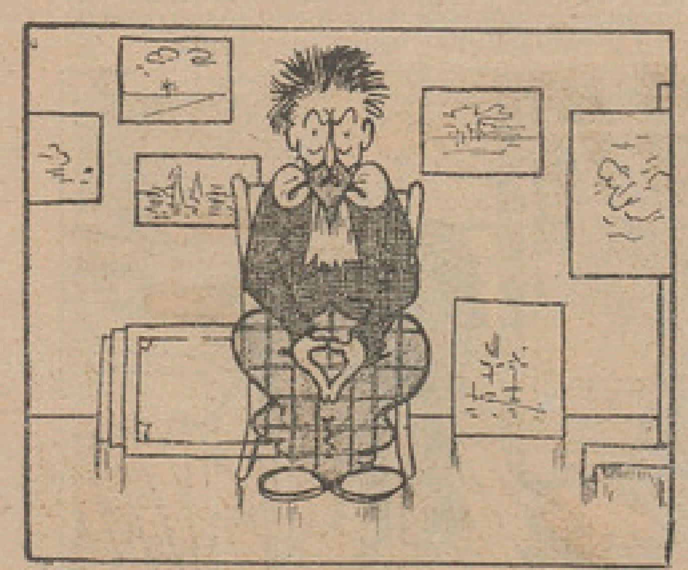
MANQUE D'APPETIT. — Il serait enfantin d'aller chez un rémouleur afin qu'il vous *aiguise l'appétit...* Faites simplement une noce carabinée et vous arriverez très facilement à boulotter votre saint-frusquin.



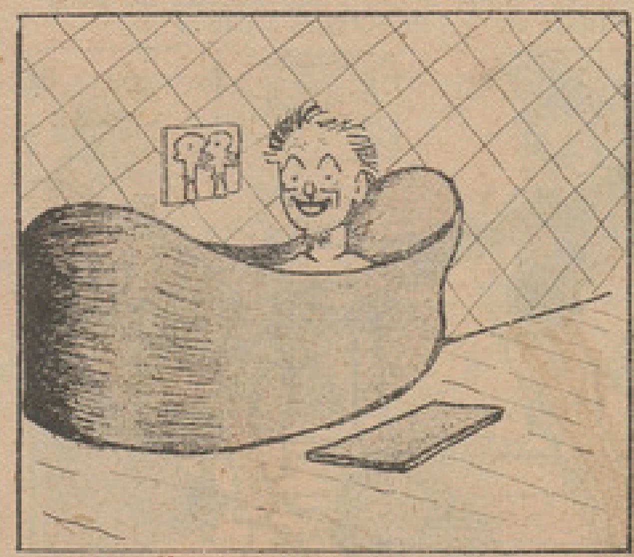
COUP DE SANG. — On attrape cela très souvent en jouant au zanzibar... après plusieurs coups de cent consécutifs on a généralement une cuite. . Vous connaissez tous le traitement de ce succédané ?... Je n'insiste donc pas.



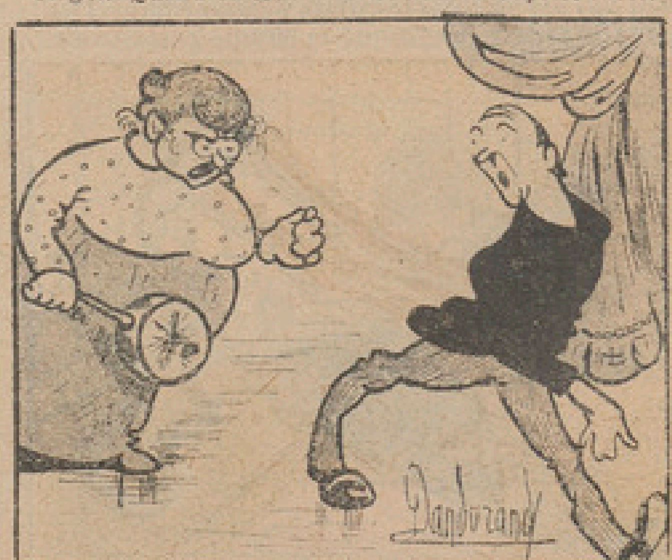
LOUPE. — Excroissance de clair que les myopes emploient pour y voir plus clair... généralement la loupe grossit énormément ! On est atteint de ce mal quand on a mangé trop de *lentilles...* Pour s'en débarrasser on se laisse tomber d'un cinquième étage... Quand on touche le trottoir la loupe se casse.



CROUTES. — Tous les peintres ont des croûtes... la fonction crée le mal... Ils ont toutes les peines du monde à s'en débarrasser, certains restent par cela même plusieurs jours sans manger.. Le meilleur moyen de guérir est de mourir... après votre décès on s'arrache vos croûtes.

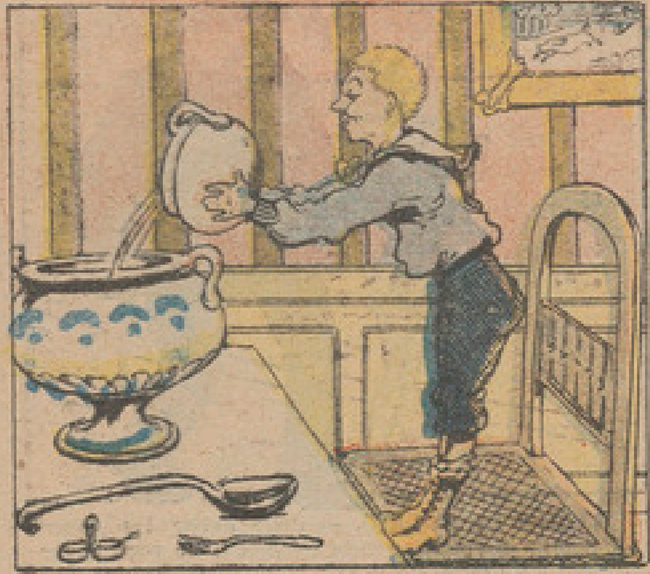


PELLICULES — PLAQUES. — Maladie chronique des photographes. Ils ont beau *prendre des bains, faire des virages* savants, ils sont soumis durant toute leur vie à cette rude épreuve... Les pellicules se développent avec une grande facilité... Pour les plaques je vous conseille de les voiler...

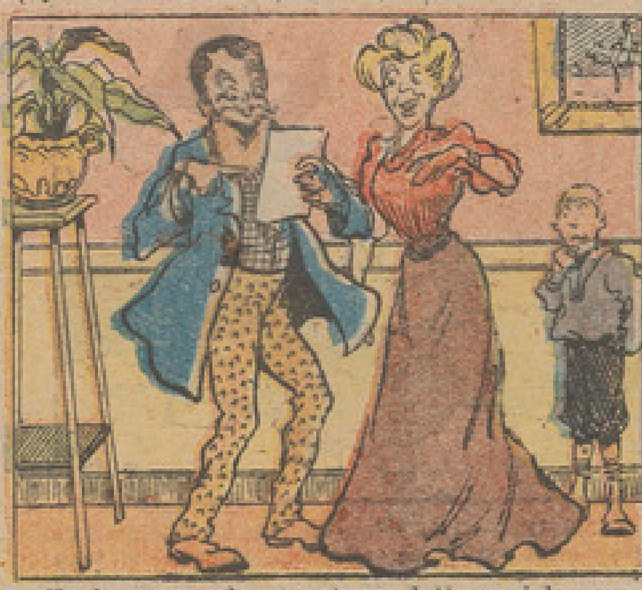


PESTE. — La peste entre dans la plupart des familles sous la forme d'une belle-mère... C'est un mal. La médecine n'a pu encore trouver de remède contre ce mal qui répand la terreur.

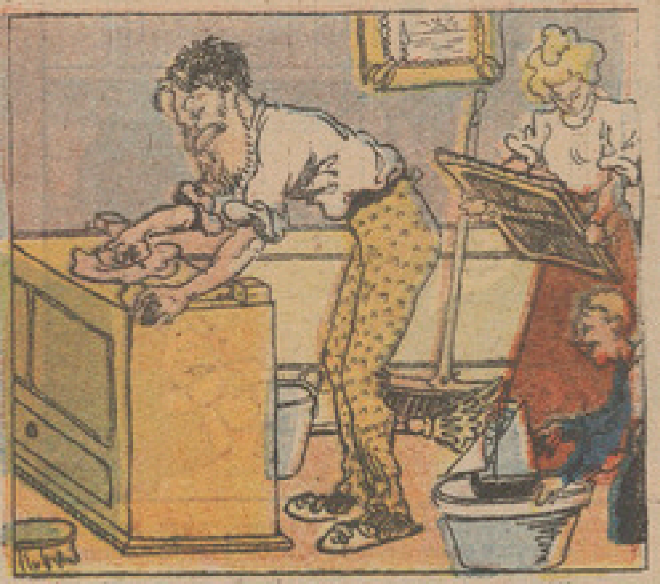
POURQUOI TOTO FUT MIS EN PENSION



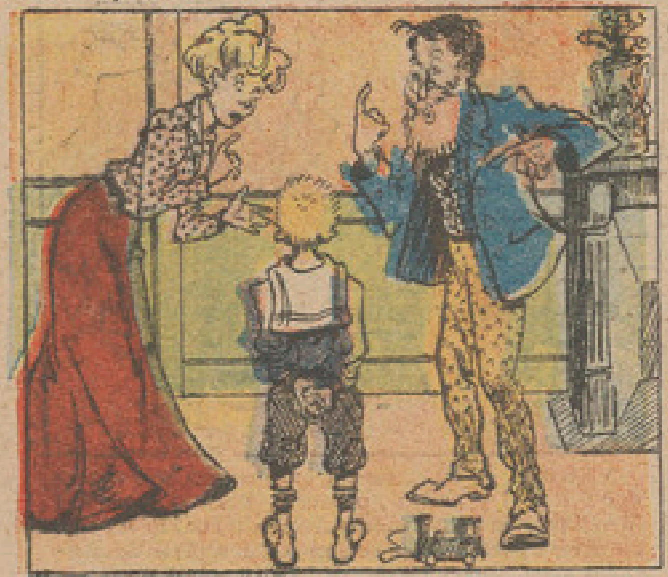
Toto était l'enfant le plus terrible qui se puisse imaginer, il avait toujours quelque vilain tour à trouver ; un jour il alla même jusqu'à verser dans la soupière le contenu d'un vase de nuit.



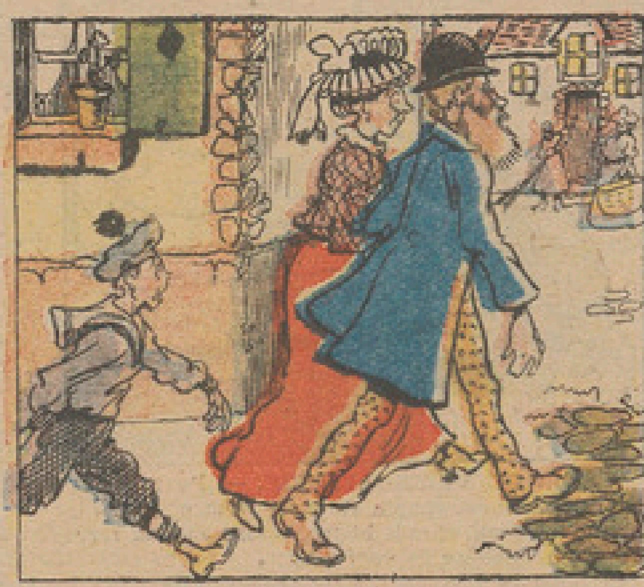
Un jour son père reçut une lettre qui le combla de joie : elle lui annonçait l'arrivée prochaine d'un oncle d'Amérique immensément riche.



On se mit en devoir de recevoir comme il convenait ce riche parent. Madame dénicha dans le fond du grenier un portrait de l'oncle qui fut accroché en belle place.



Puis, comme ils redoutaient toujours quelque mauvais tour de la part de Toto, on lui fit des quantités de recommandations.



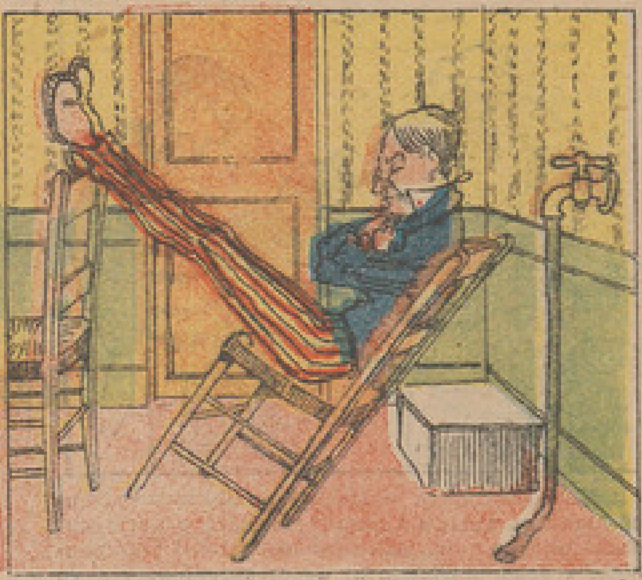
Tant même qu'il n'en retint pas une. La famille au grand complet se rendit à la gare au-devant du millionnaire..



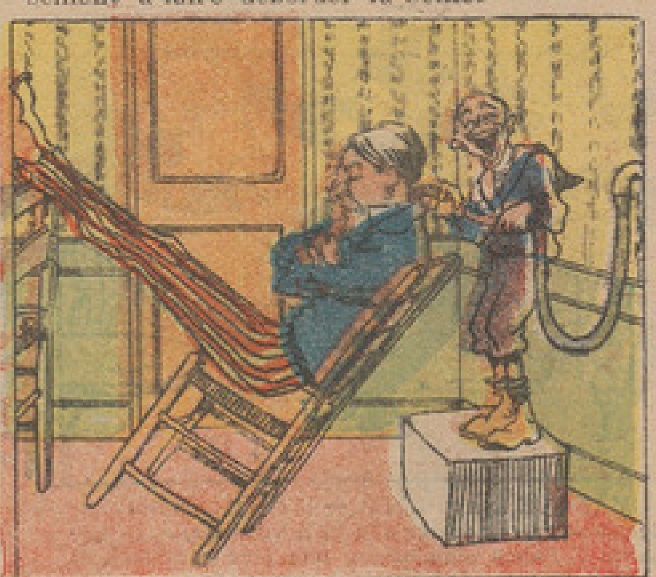
... qui trouva pour le recevoir des bras ouverts, des sourires. On versa des larmes d'attendrissement à faire déborder la Seine.



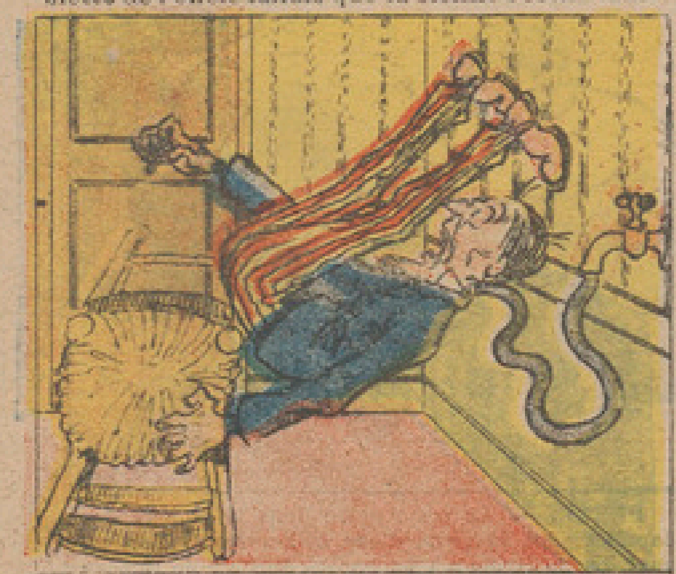
Un déjeuner copieux vint s'ajouter à cette belle réception ; tout le monde était content, excepté Toto qui voyait tous les plats échouer dans l'assiette de l'oncle tandis que la sienne restait vide.



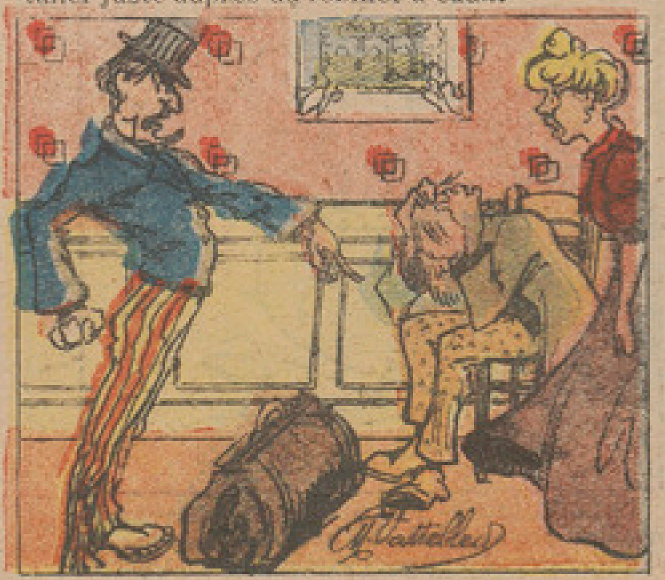
Il jura de se venger. Après un repas aussi abondant, le brave Américain éprouva le besoin de digérer ; mais il eut l'imprudence de s'installer juste auprès du robinet à eau...



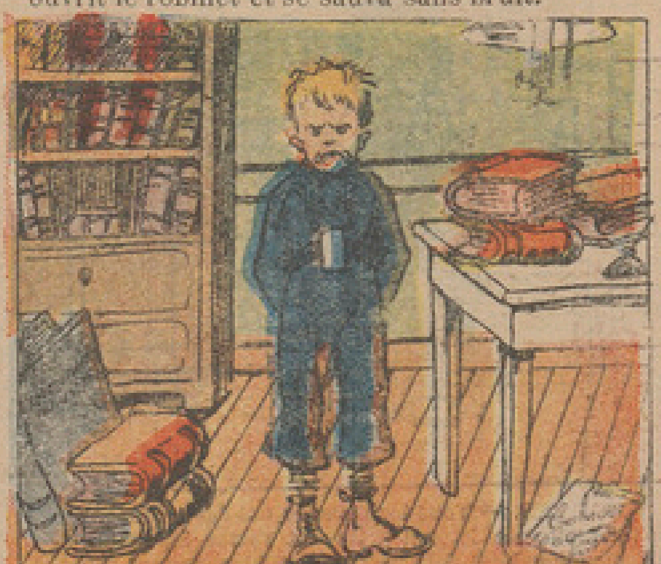
... ce qui inspira à Toto un plan de vengeance méphistophélastique. Il introduisit délicatement le tuyau de caoutchouc dans le cou de son parent, ouvrit le robinet et se sauva sans bruit.



Cela procura à l'oncle un réveil plutôt désagréable. Il se mit à faire des sauts de carpe toujours avec le satané tuyau [illegible] engagé dans son cou qu'il ne pouvait s'en débarraser.



Furieux, il quitta cette maison... doucheuse et signifia aux parents de Toto qu'il les déshéritait.



Voilà pourquoi les parents de Toto, renonçant à venir à bout de leur garnement, le mirent en pension. Il regrette amèrement la maison de ses parents C'est bien fait.

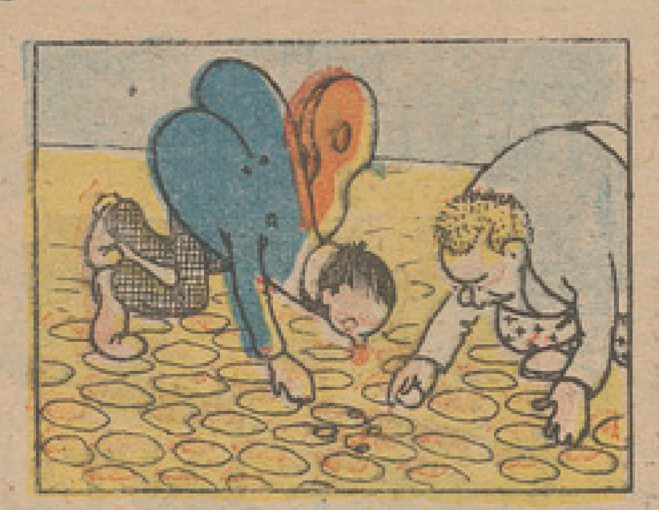
BONNES VIEILLES FARCES



« Tenez, entre nous, il n'y a pas à dire, mon beau monsieur, on ne sait plus rigoler. La jeunesse d'aujourd'hui ne s'amuse plus et c'est douloureux d'y songer. » Ainsi parla Barnabé Potiron...



Vous n'avez pas connu Barnabé Potiron, et je le regrette pour vous parce que c'était un type. Oh! mais là un riche type et pour les farces il était un peu là! Un jour, j'étais chez lui, je le vis s'approcher du poêle et mettre dessus 3 ou 4 décimes..



Au bout d'un instant on entendit la voix aigre de chanteurs de cours monter jusque chez Barnabé... Ayant mis les sous brûlants dans une pelle, il les lance dans la cour... Aussitôt les chanteurs se jettent là-dessus comme la misère sur les pauvres... Et alors fallait voir leur tête.



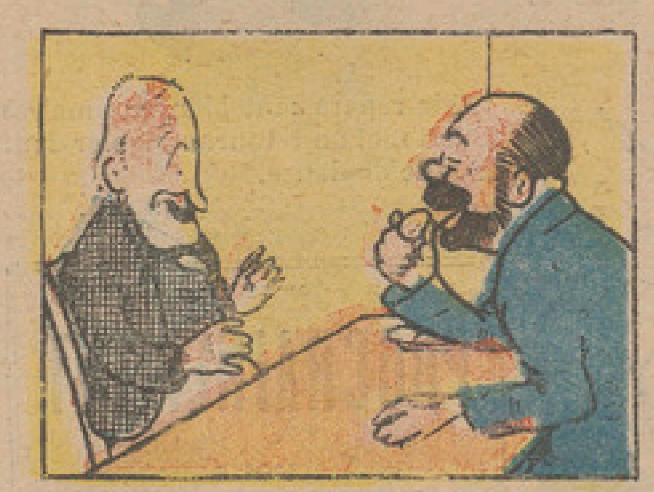
Les doigts brûlés, ils soufflaient dessus, se tordaient en jurant et en hurlant! Ça valait le coup, je vous assure. Mais c'était la vieille école... On ne rigole plus, je vous dis... La bonne blague que Barnabé fit un jour fut celle de l'œuf... Je vais vous la raconter...



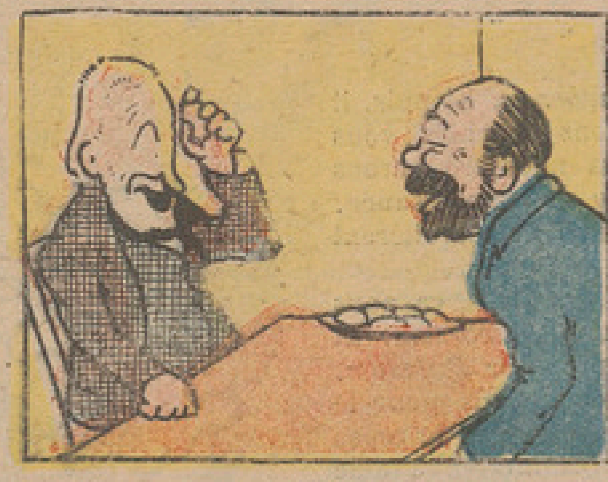
Barnabé avait pour partenaire aux dominos un épicier lourdaud et épais qui avait une veine de pendu. . Il gagnait ce qu'il voulait,.. et lorsqu'il avait gagné, il avait une façon de rire qui mettait Barnabé dans des rages folles...



Un jour il jura de se venger... Sur la table du café se trouvait une assiette remplie d'œufs durs... Barnabé, avant l'arrivée de l'épicier, les avait remplacés par des œufs frais .



Peu de temps après l'épicier arrive ; la partie de dominos s'engage. Barnabé perd naturellement, mais aujourd'hui ne dit rien... Sans avoir l'air de rien, il prend un œuf dur dans sa poche, et feint de le prendre dans l'assiette, puis d'un coup sec le casse sur sa tête, l'épluche et le mange...



« Fais-en autant, dit-il alors à son partenaire l'épicier. — Peuh! c'est pas malin, » fait celui-ci. Et tendant la main, il prend dans l'assiette un œuf et clac! se le colle sur la bobine d'un coup sec.



Alors tout le contenu de l'œuf qui dégouline sur la figure, sur la barbe, la chemise, les vêtements... Ah! ça valait le voyage, ça je vous assure. On se tordait comme des baleines... Ah! on s'amusait dans le temps.



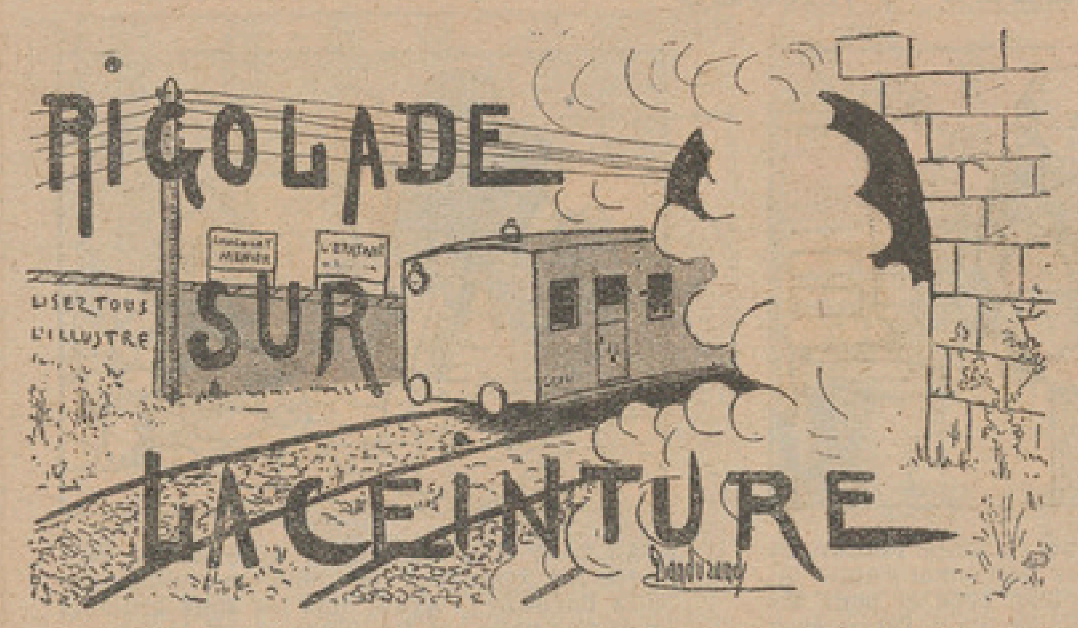
Une autre fois, Barnabé entre chez un charcutier en compagnie d'un autre farceur de ses amis. Il avise un saucisson magnifique. « Pesez-le-moi! demande-t-il au commerçant. — Un kilo cent cinquante grammes, annonce le charcutier. — Bien. Coupez-le en tranches bien minces. . »



Et le charcutier aussitôt de s'escrimer à tailler en tranches fines le saucisson en question. Cela dure un bon quart d'heure. « Voilà ! monsieur... — Bien. Maintenant repesez-le! » Ne comprenant pas, le charcutier docile met le paquet sur la balance qui ne bouge pas,



« J'ai perdu, » fait alors Barnabé en s'adressant à son copain. Puis, se tournant vers le charcutier : « J'avais parié avec mon camarade qu'un saucisson taillé en tranches minces pesait moins qu'entier... je vous remercie... » Il est inutile d'ajouter que Barnabé et son copain prirent la porte lestement.



Je viens d'assister à un beau mariage... vous savez, un de ces mariages où l'on *Nanterre* tout *Deuil*.

Je veux parler du mariage de mon cousin Villiers, qu'on surnomme *Villiers-le-Bel*, avec Mlle *Groslay*.

Comme j'étais garçon d'honneur, je sortis de chez moi dès l'aube. Les voisins en me voyant passer avec mon *Viroflay* sur la tête s'écriaient en me narguant : « Ce que t'es reluisant !... » On dirait que *Saint-Leu Taverny !* Je ne répondais rien, mais je leur riais, *Aulnay-sous-Bois*. Comme le train avait du retard, en descendant du wagon, je grimpai dans une bagnole, ou plutôt un *Bagnolet* traîné par un vieux *Gargan*.

J'arrive enfin à la demeure des mariés.



J'entre aussitôt dans l'*Ormesson*.

Ah ! mes amis, quel *Arcueil !* On m'entoure, on me complimente, on me tourne de tous les côtés, comme un *Pantin*.

Enfin, nous voilà partis pour l'église. On me fait quêter avec une jeune personne de 25 à 30 ans qui marche comme une *Sarcelle* et qui me barbe tout le long de la cérémonie avec ses réflexions : un *Villetaneuse*, quoi ! A la sortie de l'église, je plaque *La Pie* et je prends le bras des deux cousins de la mariée, deux garçons qui se ressemblent tellement qu'on les appelle : les frères *Sannois*.

Deux garçons très élégants, mais un peu vantards, dont les parents sont propriétaires d'une mine de *Houilles*.

Je dis aux deux gentlemen :

— Allons dans un des *Pavillons-sous-Bois*, on y a une *Bellevue ;* nous prendrons l'apéritif chez le *Perreux*, un gaillard qui a des liqueurs de



choix et des *Eaubonne*. Et puis, il reçoit des Parisiens très chics ; vous verrez que nous nous trouverons tous *Champigny* de connaissance.

Les deux cousins ne marchèrent pas.

— Non, non, dirent-ils, ça nous ferait prendre une *Courbevoie*. Et puis, fallait le proposer *Puteaux*.

Nous voilà donc partis pour le restaurant où l'on servait le repas de noces. *Nogent* se mettent à table et les mâchoires commencent à fonctionner.

Naturellement, on m'avait assis à côté de la demoiselle d'honneur et j'eus tout loisir de la contempler. Ah ! mes enfants ! quel laideron ! Elle avait *Saint-Cloud* sur le nez et des tas de boutons *Suresnes ;* avec



ça, les yeux *Cernay* et les épaules creuses comme des *Carrières*. Mais qui dit Français dit galant, et je l'étais avec ma voisine. Si bien qu'à un moment elle me dit, avec un fort zézaiement :

— Ze m'étiolais toute seule ; je vous remercie de m'avoir *Soisy-sous-Etiolles*.

Mais on était arrivé au dessert. Suivant la coutume traditionnelle, je me fourre sous la table et je chipe la jarretière de la mariée. Celle-ci pousse des *Clamart* terribles, mais quand elle voit de quoi il s'agit, elle rit et me dit :

— Ah ! vous la connaissez dans l'*Ecouen*.

Ensuite, on se mit à chanter et à dire des monologues. Ma demoiselle d'honneur, qui avait un *Chatou* deux dans la gorge, nous serina : *Les Lilas* :

Quand les lilas refleuriront
Allez dire au printemps qu'il vienne.

Mais pendant qu'elle dégoisait cette idylle en vers que n'eût point *Chosy-le-Roi* Louis XIV, voilà deux invités, assis devant une table d'écarté qui se disputent, puis se prennent aux cheveux. Celui des deux qui perdait ce qu'il voulait et même ce qu'il ne voulait pas flanqua un formidable coup de poing sur la tête à celui qui était toujours *Enghien*, un gros Alsacien qui se mit aussitôt à hurler :

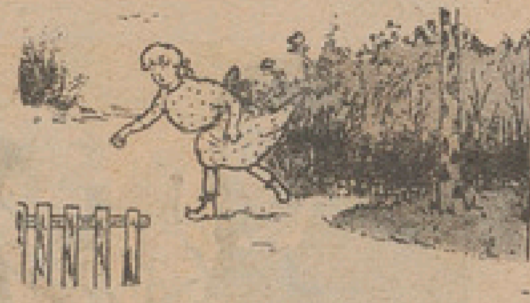
— Oh ! que j'ai *Malakoff !...*

On sépara les deux antagonistes et on pria l'Alsacien de clore le *Pecq*.



Puis la mariée appela ses deux cousins, les jeunes moutards, et leur demanda de chanter un duo de leur répertoire comique. Justement, les deux élégants allaient se défiler, je leur criai : *Issy-les-Moulineaux !* Et, bon gré mal gré, ils furent obligés de s'exécuter. Très rigolos tous les deux, ils nous dirent une chansonnette drolatique intitulée : le *Port-à-l'Anglais*, ou l'histoire d'un cochon qui grognait en anglais et qui fut renversé par une automobile qui lui écrasa le groin et lui mit *La Queue-en-Brie*.

Les hommes se gondolaient comme des gondoles vénitiennes, et les



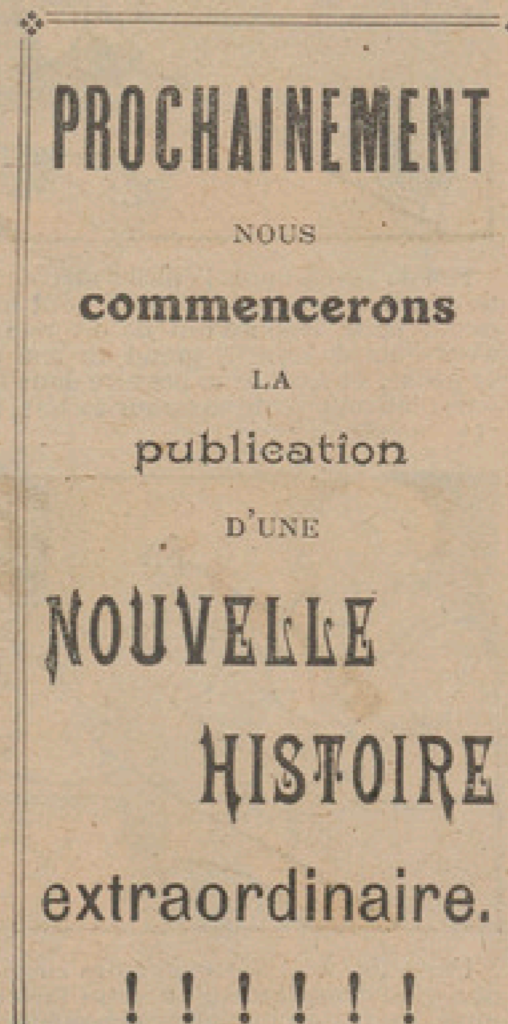
femmes se trémoussaient, telles des pensionnaires de *Charenton*.

Tout à coup on entend des cris. C'était la plus jeune sœur de la mariée, une fillette qui s'a *Billancourt*, laquelle, en se promenant dans le jardin, s'était accrochée à un rosier plein d'épines. Je *Bondy* sur elle et je tire sur sa robe, mais le *Fontenay-aux-Roses*, et la pauvre petite *Montretout*.

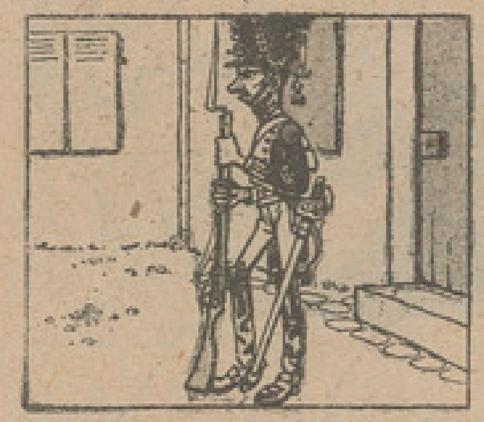


Elle répare tant bien que mal sa toilette, et on retourne rigoler dans la salle de danse.

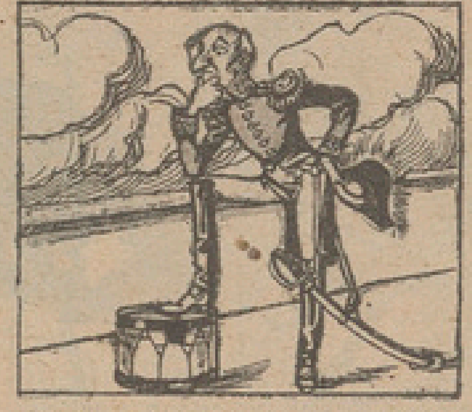
BIBICHE.



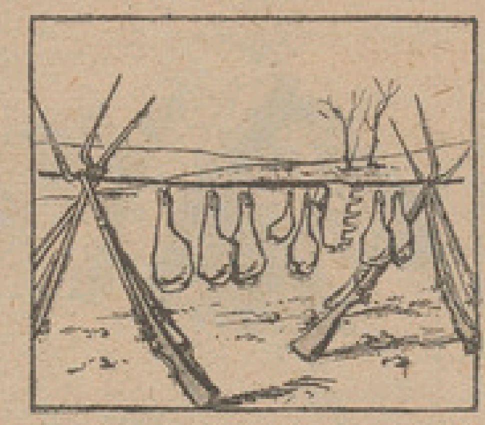
LE LANCIER HARPONNEUR



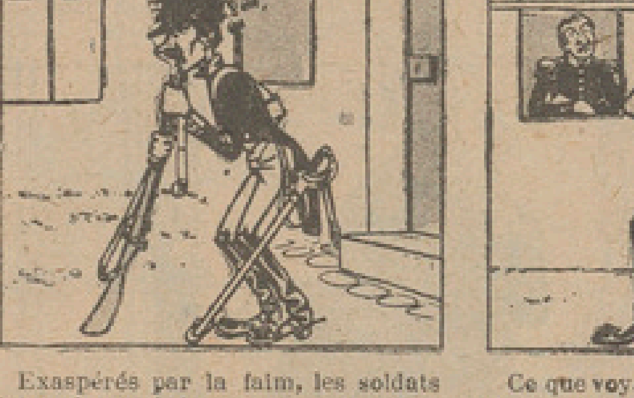
Assiégiée par un ennemi nombreux et déterminé, la garnison d'une ville de Bohême, affaiblie par la famine, allait être réduite à capituler.



Depuis plusieurs jours les soldats n'avaient rien à manger et le commandant désespérait de pouvoir tenir plus longtemps.



Comme pour le narguer, l'ennemi qui bloquait la place venait depuis quelques jours d'installer dans son camp une boucherie.



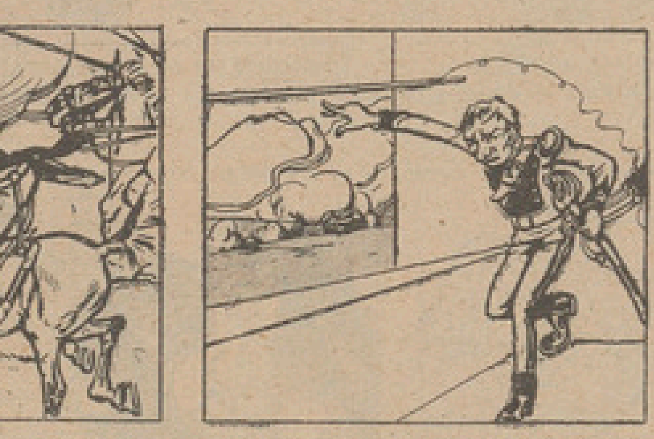
Exaspérés par la faim, les soldats demandaient à faire une sortie pour s'emparer des provisions de bouche qu'ils voyaient chaque jour, mais le commandant refusait, voyant la faiblesse de ses hommes qui pouvaient à peine tenir leur fusils



Ce que voyant, un lancier de la garnison eut une idée géniale. Il s'exerça quelque temps à lancer sa lance comme un javelot, puis, lorsqu'il se crut suffisamment exercé, il mit son idée à exécution.

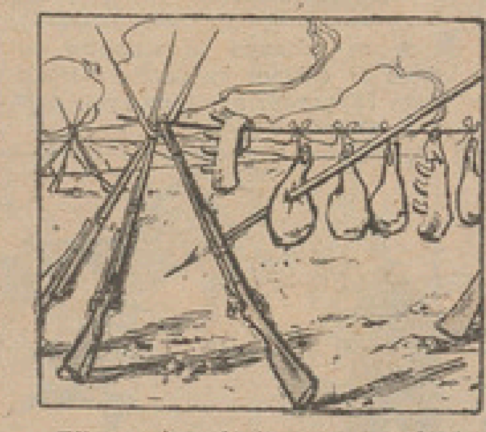


Un jour qu'il y avait une grande quantité de gigots suspendus à une traverse de bois il pria le commandant...

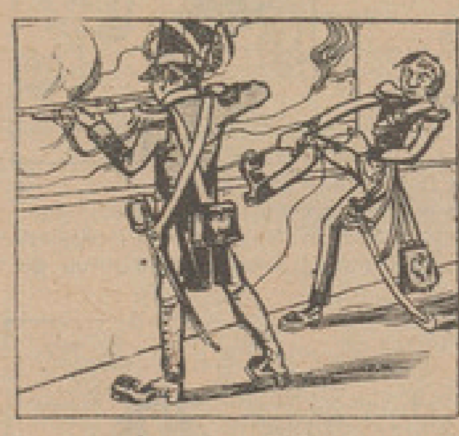


... de bien vouloir envoyer quelques cavaliers simuler une attaque à l'autre côté du camp ennemi pour attirer de ce côté l'attention des ennemis

Au bruit causé par cette fausse attaque, tous les soldats y coururent. Pendant ce temps le lancier, qui avait arrangé un crochet au fer de sa lance de façon à en faire un harpon, la lança.



Elle arriva droit sur un gigot. Ayant attaché le bout de sa lance avec une ficelle, il pensait ainsi ramener le gigot, mais celui-ci était attaché solidement à la traverse de bois et tout allait être manqué...



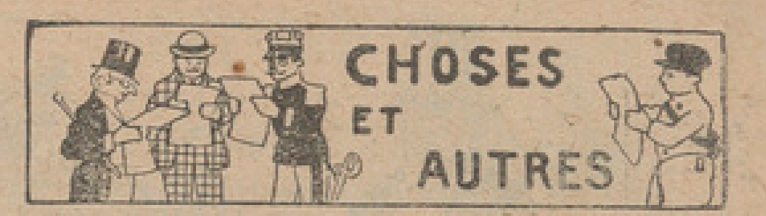
...lorsqu'un camarade du lancier, très adroit tireur, saisit sa carabine, visa avec soin et du premier coup coupa l'attache du gigot. Les deux amis recommencèrent la même opération pour chacun des gigots.



Et lorsque les cavaliers rentrèrent dans la place plus de cent gigots étaient devant eux. De plus, en traversant, les cavaliers avaient découvert une boulangerie et chacun y avait fait une bonne provision.



De sorte que la joie fut générale et, bien ravitaillés, les soldats reprirent vite des forces et purent défendre la ville jusqu'à l'arrivée d'une armée de secours.



LANGAGE DE LA CIRE A CACHETER

La cire à cacheter a elle aussi son langage, comme les timbres-poste.

La liste suivante nous donne l'énumération des couleurs et le sens qu'on y attache.

Blanche : annonce un mariage.
Bleue : constance et fidélité.
Brune : exprime les regrets.
Jaune : exprime la jalousie.
Grise : pour cacheter les lettres d'ami à ami.
Vermillon : pour cacheter les lettres d'affaires.
Verte : pour faire espérer.
Rose : entre jeunes filles.
Rubis : félicité dans le mariage.
Vert pâle : reproches amers.

Les académiciens se servent pour cacheter de cire violette; les cardinaux de cire rouge; quant aux gens qui ont beaucoup de cachet, cela leur suffit, ils se contentent de fermer leurs lettres avec leur salive,



L'IMPORTATION DES CHEVEUX

La France importe annuellement 170.000 kilogrammes de cheveux. Plus de la moitié provient de Chine. L'Italie en fournit environ 25.000. C'est, jusqu'à présent, le seul remède qu'on ait trouvé contre la calvitie.

E. M.



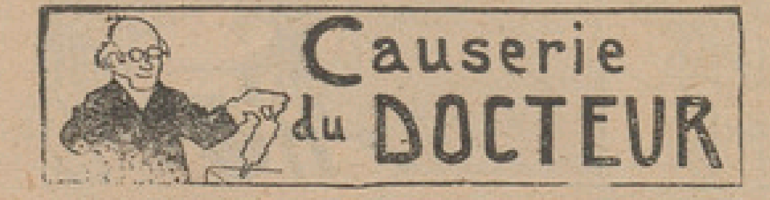
POUR VÉRIFIER LE CAFÉ EN POUDRE

Pour s'assurer que le café en poudre n'est pas mélangé de chicorée, il suffit de prendre une pincée de café et de la répandre sur un verre d'eau. Si le café est pur, il surnage, s'il est mêlé de chicorée, celle-ci plus spongieuse absorbe l'eau, et tombe au fond du verre.

POUR NETTOYER LES STATUES DE PLATRE

Les statues de plâtre ont le désavantage de conserver l'empreinte des doigts et surtout de garder la poussière; voici une bonne recette pour les nettoyer. Faire une bouillie très épaisse avec de l'amidon. Étendre une forte couche sur le plâtre, et laisser sécher. Cette pâte en tombant par morceaux entraînera toutes les souillures.

E. M.



Comment nous devons respirer.

S'il est un acte naturel que l'homme accomplisse instinctivement, c'est bien celui de respirer ; et cependant, disent les gens compétents, nous ne savons pas respirer

Par où devons-nous respirer?

« Par le nez, » répondent les hygiénistes: et les excellentes raisons qu'ils donnent nous engagent à suivre leur conseil.

Le nez a son utilité, car cet organe est un filtre, disent les médecins, un filtre parfait qui fournit à notre consommation un air aussi sain que possible.

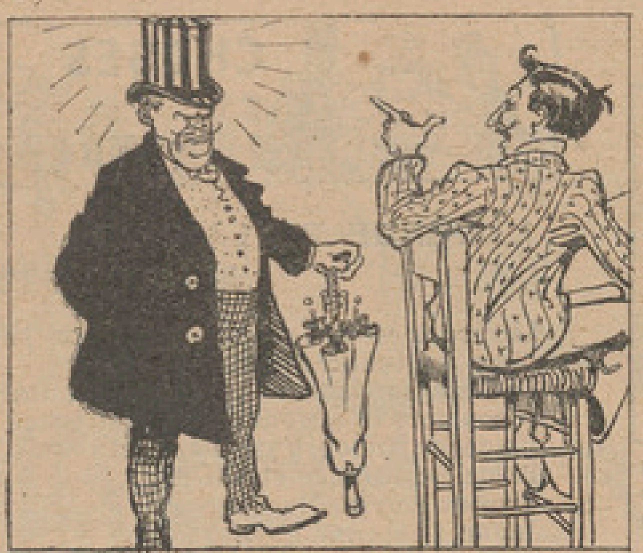
Cet air, en effet, avant de parvenir dans l'arrière-gorge et de la aux bronches, doit passer à travers un étroit canal, le long duquel il s'humecte, s'il est trop sec, et se réchauffe, s'il est trop froid ; il se débarrasse en outre des poussières qui souillent l'atmosphère. Le nez retient non seulement au passage les poussières inertes, mais il neutralise encore les poussières vivantes et les dangereux microbes

En effet, à l'état de santé, le liquide sécrété par les muqueuses nasales contient un principe microbicide très énergique, qui n'existe ni dans la salive, ni dans la bouche.

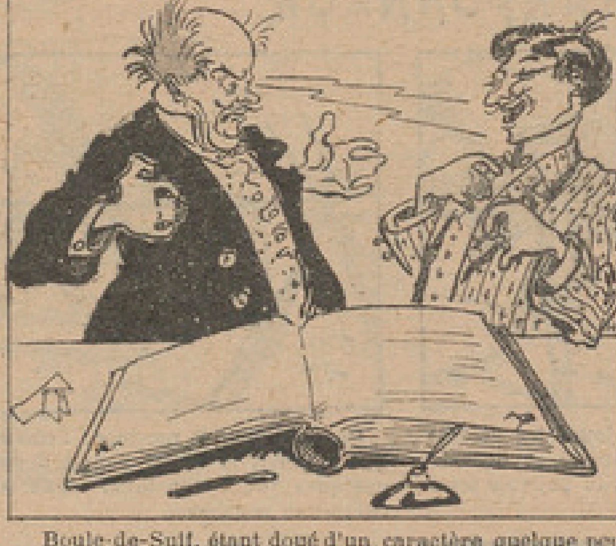
C'est donc bien par le nez que la nature a voulu que nous respirions. Nous ferons donc sagement de nous conformer aux indications d'une aussi bonne mère.

Dr E.-M

LES DEUX CHAPEAUX



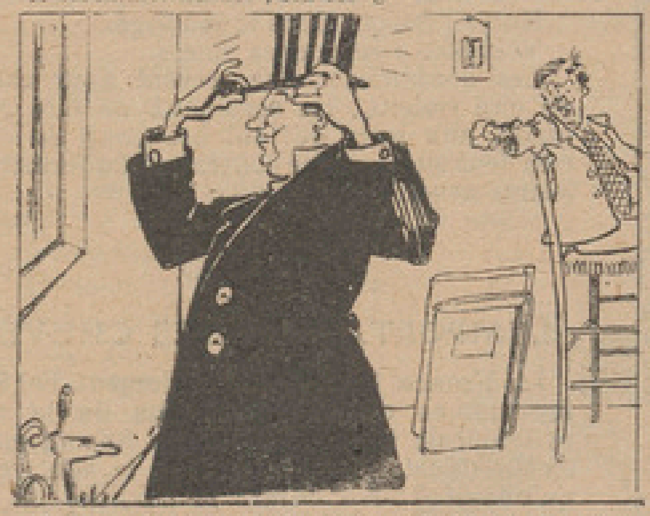
Un jour que Boule-de-Suif était de cérémonie, il avait commis l'imprudence de venir au bureau coiffé d'un magnifique haut de forme, qui naturellement lui attira les sarcasmes d'Albert, son collègue.



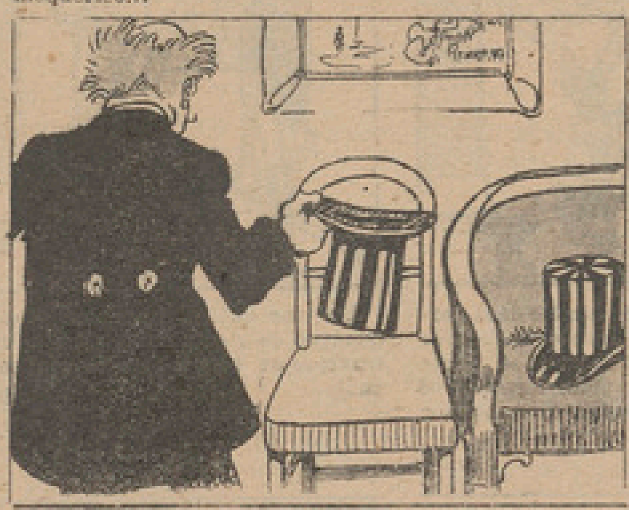
Boule-de-Suif, étant doué d'un caractère quelque peu acariâtre, ne tarda pas à grincer sérieusement des dents Albert ne s'émouse pas du tout et continua ses moqueries...



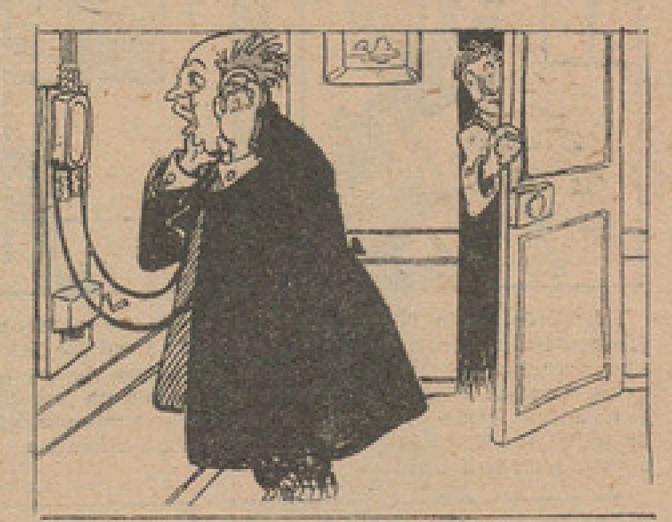
... ce qui eut pour résultat de lui attirer une formidable mornifle.



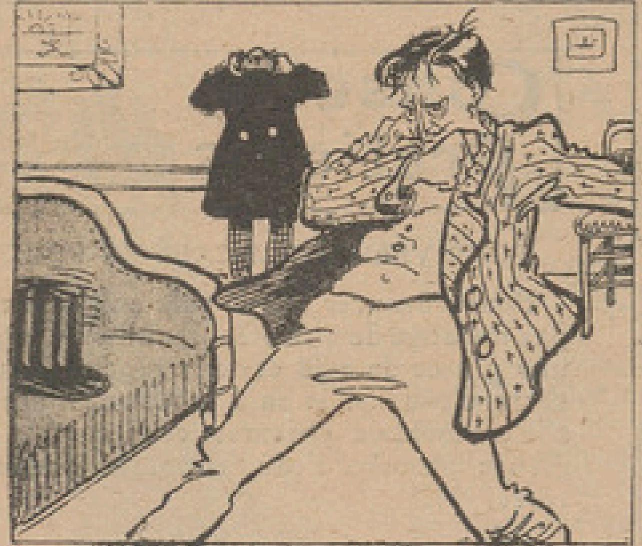
La journée se passa sans autres incidents. Le soir Boule-de-Suif, se disposant à s'en aller, coiffa son vingt-cinq reflets.



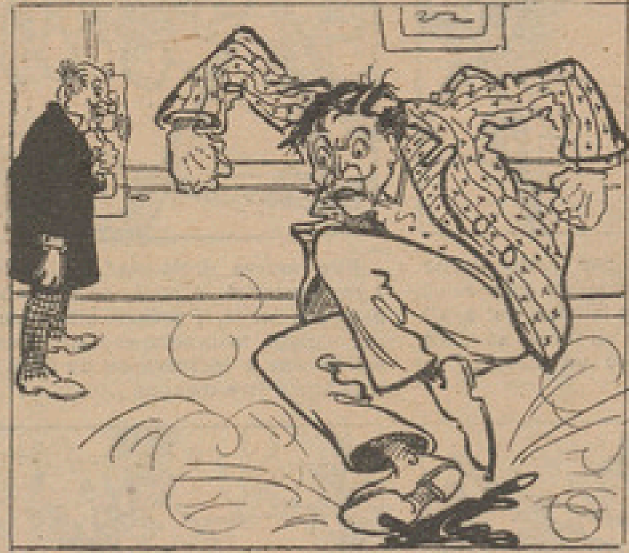
A ce moment la sonnette du téléphone retentit dans le cabinet du patron; Boule-de-Suif se dirigea vers l'appareil, non sans avoir déposé son chapeau sur une chaise.



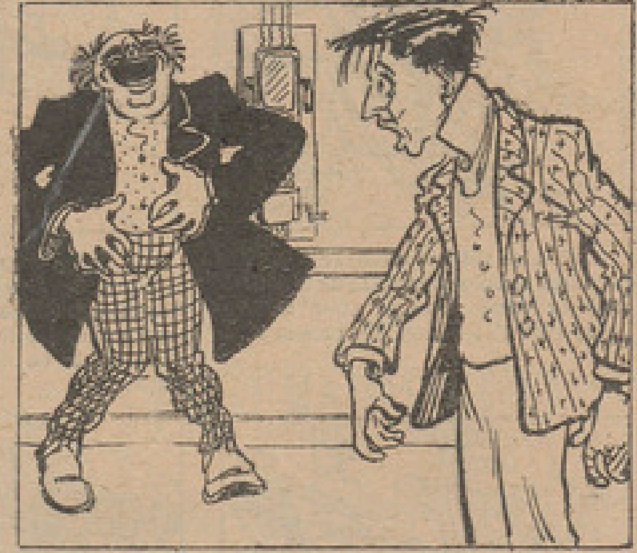
Pendant qu'il était occupé, Albert, qui avait toujours sur le cœur la gifle du matin, entra à pas de loup derrière lui.



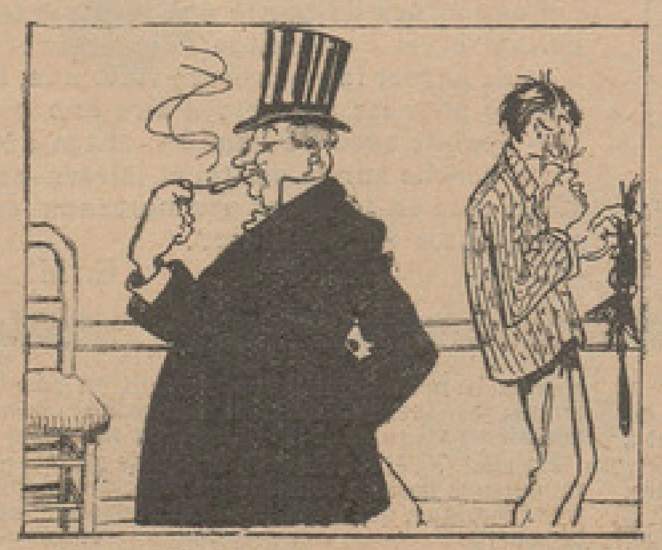
Un plan de sombre vengeance germa en son cerveau.



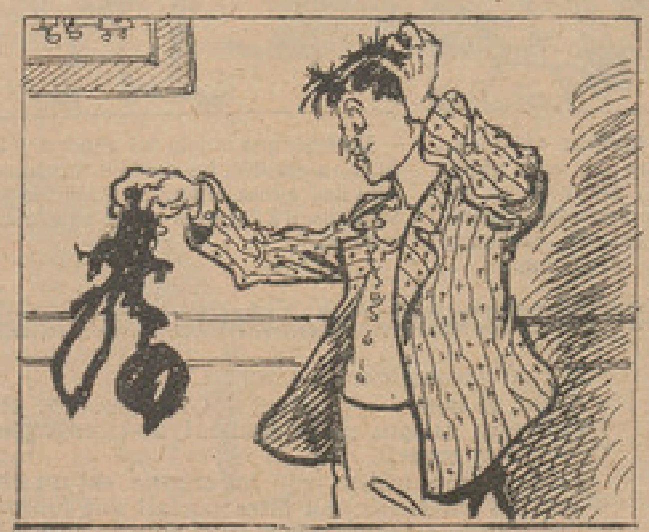
Il saisit le magnifique haut de forme qu'il jeta à terre et se mit à piétiner avec une rage furieuse.



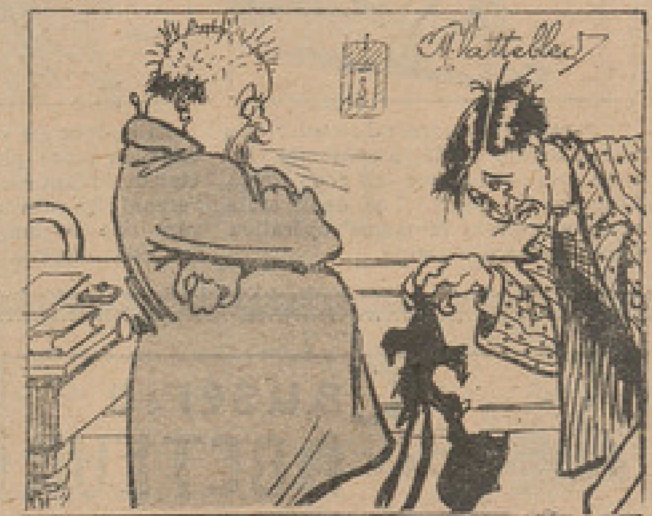
Quand il crut avoir bien assouvi sa vengeance, il se retourna pour jouir de la consternation de son collègue, mais, à sa grande stupéfaction, Boule-de-Suif rigolait comme une baleine qui aurait trouvé un bouton de culotte.



Il eut bientôt l'explication de ce phénomène: ce qu'il venait de piétiner ainsi, c'était le chapeau du patron qu'il avait pris pour celui de Boule-de-Suif, lequel s'en alla tranquillement coiffé de son fameux tuyau toujours aussi flambant.



Je vous laisse à penser si Albert se trouva embêté: il contemplait tristement les restes informes du malheureux chapeau quand le patron survint.



Lorsque Albert lui eut appris que c'était là tout ce qui restait de son chapeau, il entra dans une colère bleue et, après avoir sérieusement lavé la tête du coupable, il exigea le remboursement du couvre-chef endommagé. Albert n'est pas prêt de recommencer à piétiner les chapeaux de ses collègues

ANECDOTES

Un chemineau peu reconnaissant.

Roultabosse est un vieux cheval de retour du vagabondage. Le garde champêtre l'ayant surpris volant des choux, l'amène devant le commissaire du lieu :



— Pourquoi avez-vous volé tous ces choux ? demande le magistrat.

— La faim, m'sieur le commissaire, le manque d'ouvrage, pleurniche le chemineau.

— Alors, vous voudriez avoir du travail ?

— Avec joie, m'sieur, et puis n'importe quelle besogne.

— Eh bien, j'ai un tas de fumier que je voudrais faire étaler sur mes légumes, voulez-vous vous en charger ?

— Avec plaisir, et combien je vous suis reconnaissant.

— C'est bien, vous êtes acquitté.

— Vous dites que je suis acquitté ?

— Oui, vous êtes libre.

— Alors, je m'en vais, répond cyniquement Roultabosse, vous pouvez bien fumer vos salades vous-même.

Trait de politesse.

Louis XIV, comme on sait, était d'une extrême politesse. Un jour qu'il rendait à un palefrenier le salut qu'il en avait reçu, un des



grands personnages de sa suite lui en manifesta son étonnement. « Vous ne voudriez pas, répondit le monarque, que l'on puisse dire qu'un palefrenier est plus poli que le roi de France. »



— Y a pas à dire, un civil ne portera jamais aussi bien l'uniforme qu'un militaire !.

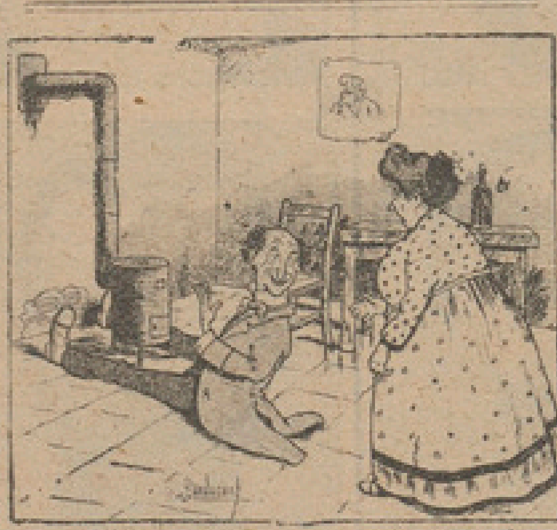


— Qu'est-ce que vous faites ?... Vous mettez un réveille-matin dans le pétrin...

— Ben sûr .. pour faire lever la pâte .



— Dites-moi, sergent-major, qui est-ce donc que ce nommé Rapport que vous indiquez au bas de la page comme ayant usé à lui tout seul 124 paires de souliers ?



— Qu'as-tu donc, Agénor, à hurler des grossièretés devant ce poêle ?

— Que veux-tu, poupoule, il ne chauffe pas ; alors je fais ça pour le faire rougir.

ANECDOTES

Une lettre pas banale.

On a dit que l'art d'écrire était difficile : moi je dis qu'il suffit de ne pas trop y penser et de jeter les idées sur le papier comme elles vous viennent. On improvise ainsi des chefs-d'œuvre où se trouvent ensemble la franchise et l'ironie qui plaisent toujours et amusent les lecteurs.

Nous n'en voulons pour preuve que la prose très authentique que voici :

C'est un fermier de domaine normand qui écrit à son maître ; il lui apprend beaucoup de choses à la fois, comme on pourra le voir.

« Monsieur le comte,

« Je suis bien heureux de prendre la plume pour écrire à monsieur le comte que, pour me conformer à ses ordres, je n'ai rien à dire à monsieur le comte. Je ne vois rien qui puisse intéresser beaucoup monsieur le comte, hormis que monsieur le maire est défuncté. C'est la seule nouvelle de la commune, à moins que monsieur le comte veuille



bien savoir que la ferme a brûlé et qu'il n'en persiste que les murs et que tous les bestiaux ont péri, mais non pas ma femme ni ses filles.

« Si je croyais intéresser un peu encore monsieur le comte, je lui dirais par surplus que presque tous les arbres de la grande avenue sont à plat par terre à cause d'un grand orage qui a soufflé en tempête. Je n'ai point guère à ajouter à monsieur le comte que de l'avertir que le moulin d'en bas s'en va partir parce que l'inondation a rompu la digue avec le déversoir, ce qui fait que la moitié du moulin s'est écroulée et que le meunier a fichu le camp. Je ne discerne pas d'autre objet à interpréter à monsieur le comte.

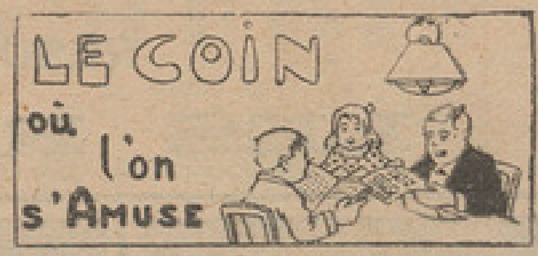
« A ce propos, j'oubliais presque la jument de monsieur le comte qui a eu un poulain mort et même qu'elle a crevé semblablement.

« Je regrette de n'avoir pas pour monsieur le comte de nouvelles à lui apprendre et je m'en excuse.

« Je suis l'aimable serviteur de monsieur le comte.

« Signé de la main qui a écrit :

« G. UNGRAIN. »



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 14

ENIGME. — Limon.
CHARADE. — Aéroplane.
CASSE-TÊTE — Agénor, William.
LOGOGRIPHE — Mal, Mâle, Malle.
MOTS CARRÉS.

A N N A
N O I R
N I C E
A R E C

1er CALEMBOUR. — L'esprit de vin (de vin).

2e CALEMBOUR. — Des vaudevilles (veaux de ville).

RÉBUS. — Mathurin, François, Nicolas.

Enigme.

Je fais partie du vêtement
Et je suis même indispensable.
Mais à son très grand détriment.
Le petit lièvre infatigable
S'engage dans moi vivement.
Ça lui apprendra à faire le diable.

Charade.

Mon premier se voit sur la table,
Mon second est une voyelle.
Mon troisième est familier.
Mon quatrième une particule.
Mon tout un sentiment bien bas.

Casse-tête.

(Dans ces lettres, trouver deux prénoms).

a a e e g i i l n v v

Logogriphe.

Mon premier pied ne change pas.
Ajoutez-m'en un : je suis une note de musique.
Ajoutez-m'en deux : je suis entouré de terre de tout côté.
Ajoutez-m'en trois : j'orne les lustres.
Ajoutez-m'en quatre : je prends les perdrix.

Mots cachés.

(Dans chacune de ces phrases, découvrez un outil.)

— Lorsqu'ils sentent monter dans leurs jambes un gros rat, beaucoup d'enfants poussent des cris effrayants.

— Espèce d'enflé !... Au moins tenez votre fusil un peu plus droit !...

— Comment ! je te prends sur le fait et tu nies, voleur ! vaurien !...

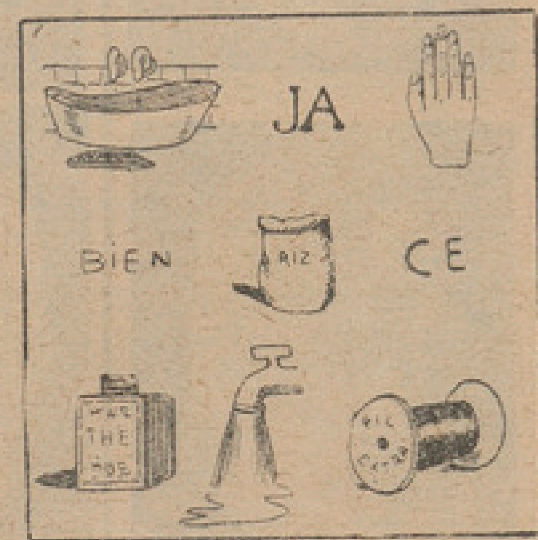
Calembours.

— Quelle est la plante la plus utile à l'homme.

— Quel est le roi le plus anthropophage de l'Europe ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS



(Trouvez 3 prénoms)

(Solution dans le prochain numéro)

RÉSULTATS DU PREMIER GRAND CONCOURS *(Fin.)*

LES RECONNAISSEZ-VOUS?...



21. — Oscar II. 22. — François-Joseph. 23. — Édouard VII. 24. — Alphonse XIII. 25. — Léopold II.

PROCHAINEMENT

UNE HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

! ! ! ! ! ! ! ! ! ! !



26. — V ctor Hugo. 27. — Clémenceau. 28. — Victor-Emmanuel. 29. — Nicolas II. 30. — Guillaume II.

UN SOU PAR JOUR - 10 MOIS DE CRÉDIT

Une superbe Montre
REMONTOIR

Oxydé vieil argent, double cuvette, cadran fondant riche, mouvement garanti, ornementée de motifs extrêmement artistiques, boitier à charnières.

Cette montre, du prix de **22 fr. 50**, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

7 FR. 50

Les **15** francs restants sont perçus à raison de **1 fr. 50** par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une montre d'homme.

Ecrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.


Montre dame, 10 rubis.




Montre homme.

Adresser lettres et mandats à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, Rue de Rocroy, PARIS (X^e^).

POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO



UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

La plus pratique de toutes, ne tenant aucune place dans la poche. A l'aide d'une pression, la boite s'ouvre et laisse apparaître les grandes lentilles qui prennent d'elles-mêmes la position utile. On règle cette jumelle à sa vue comme on fait pour les jumelles les plus chères. C'est la première fois qu'on met en vente un article aussi pratique et utile à un prix aussi modique.

Adresser la commande accompagnée de son montant à

M. OFFENSTADT, Directeur, 3, RUE DE ROCROY, PARIS (X^e^)

SUPERBES BAGUES GARANTIES INALTÉRABLES



N° 311. Chainette, argent, 3 turquoises.	Franco. 2.50	N° 324. Or sur argent, 1 émeraude et roses.	Franco. 7. »
N° 317. Or sur argent, 1 perle, 8 roses...	— 3.25	N° 333. Titre supérieur, tête de lion, mat.	— 9.50
N° 307 Marquise, titre supér., 4 pierres.	— 5.25	N° 334. Titre supér., 2 serpents, 2 rubis.	— 10. »

AVIS. — Indiquer la dimension du doigt par un anneau de ficelle ou de métal. Moyennant 1 franc d'augmentation ces bijoux sont livrés en écrin.

Adresser les commandes accompagnées du montant à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e^).

---

0 fr. 95 *En vente partout* **0 fr. 95**

QUO VADIS

Le célèbre ouvrage d'Henri SIENKIÉWICZ, traduit par P. PICARD

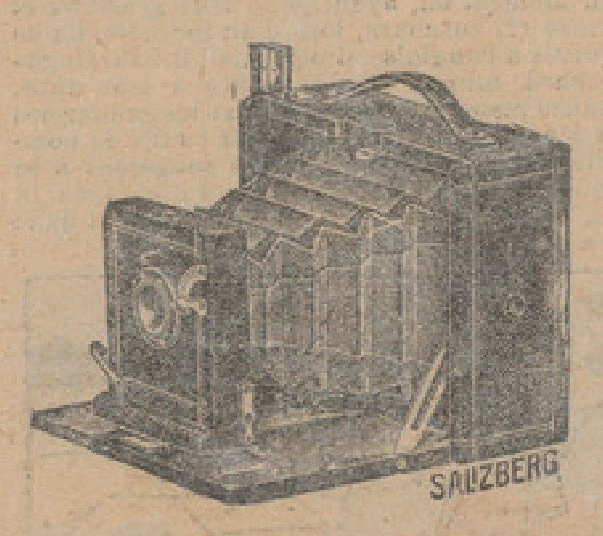
OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 20 GRAVURES

Envoi franco contre la somme de 1 fr. 25 en timbres, bon ou mandat-poste à la librairie OFFENSTADT, 3, rue de Rocroy.

A CREDIT

Un excellent

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE
TOUS SES ACCESSOIRES
ET
PRODUITS



L'" EXCELSIOR "

1° **APPAREIL** genre " Folding " à soufflets toile, coins peau 9×12 gaine chagrin; excellent objectif de campagne, toujours armé pour pose et instantané; viseur mobile; diaphragme variable muni également d'un verre dépoli, surmonté d'une visière permettant ainsi de mettre au point sans le secours du voile noir; intérieur acajou laqué; ornements nickelés; pas de vis international permettant de monter l'appareil sur pied dans les deux sens.

Cet appareil est fourni accompagné des accessoires et produits suivants :

2° **3 CHASSIS doubles à volets;**
3° **UN PIED de campagne;**
4° **UN CHASSIS-PRESSE américain;**
5° **3 CUVETTES;**
6° **UN PANIER LAVEUR;**
7° **UN ÉGOUTTOIR;**
8° **UNE LANTERNE verre rouge;**
9° **UNE BOITE 6 plaque 9×12;**
10° **UNE POCHETTE papier sensible**
11° **UN FLACON révélateur;**
12° **UN FLACON virage-fixage;**
13° **UN PAQUET hyposulfite**
14° **UN MANUEL mode d'emploi**

L'appareil, ses accessoires et ses produits sont expédiés soigneusement emballés pour le prix total de 45 francs

AUX

CONDITIONS SUIVANTES :

15 francs à la commande, le reste en 10 mois, **3 francs** par mois.

Indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse et le département.

Adresser les commandes à

M. OFFENSTADT

DIRECTEUR

3, Rue de Rocroy, 3, PARIS.

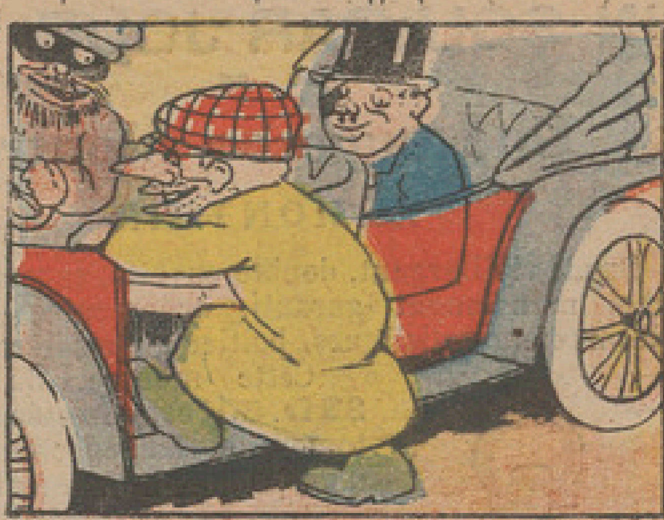
LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD *(Suite.)*



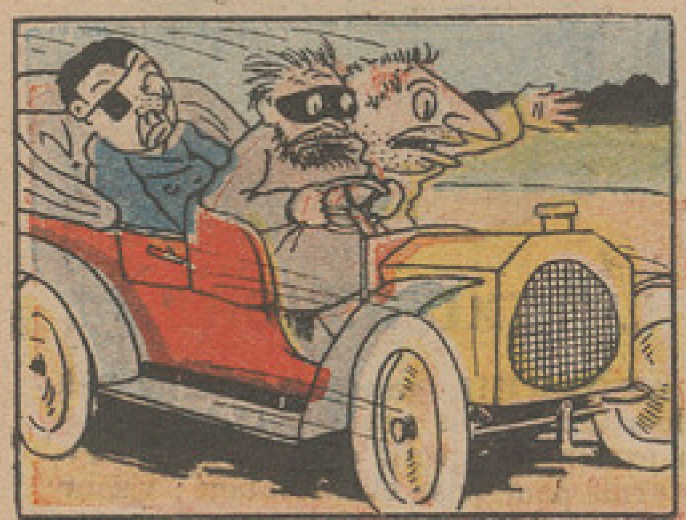
Nous avons quitté, on se le rappelle, nos trois amis, au moment où, ayant prêté leur gracieux et désintéressé (?) concours, lors d'un incendie, ils se sont esquivés à l'anglaise. Croquignol, Ribouldingue et Filochard mirent bientôt, grâce à leur auto, une distance respectable entre eux et les gendarmes lancés à leur poursuite. Après avoir bouffé de nombreux kilomètres, les trois copains songèrent à se mettre quelque chose de plus substantiel sous la dent et à se reposer un peu. Ils s'arrêtèrent donc dans une auberge de village



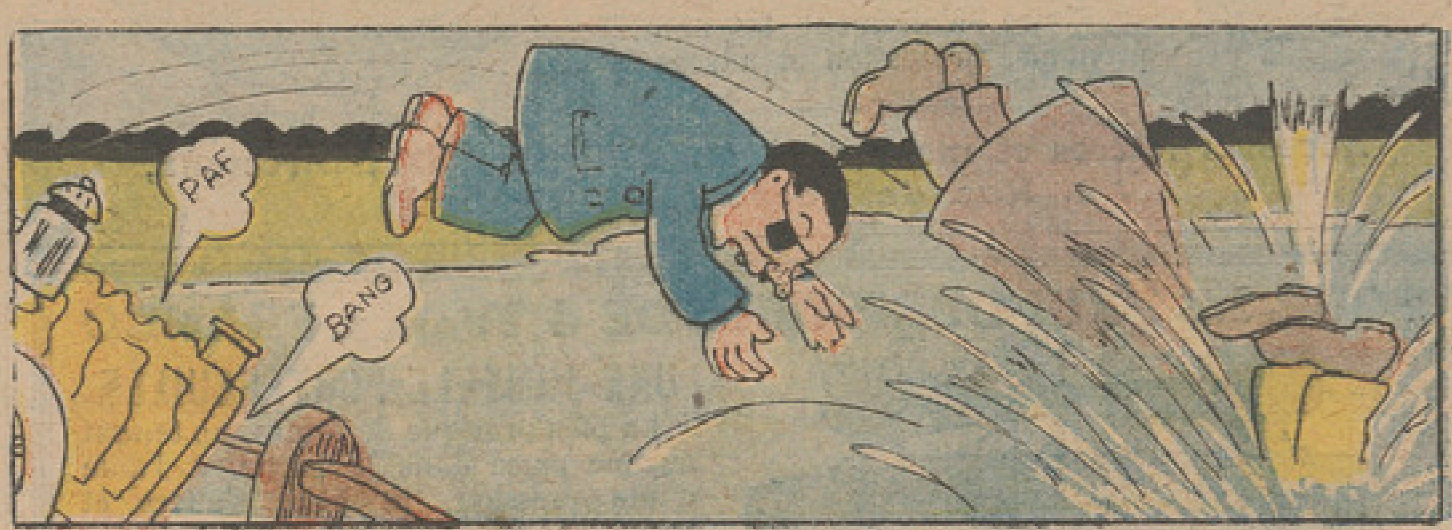
Ils commandèrent un succulent repas, prévenant l'aubergiste qu'ils ne regardaient pas à la dépense, et qu'ils voulaient être bien soignés. Celui-ci, les prenant pour de riches touristes en balade, leur servit les meilleurs mets et sortit pour cette occasion ses plus vieilles bouteilles de derrière les fagots, avec lesquelles les trois amis se rincèrent copieusement le gosier. Après avoir bien dîné, Croquignol, Ribouldingue et Filochard grimpèrent se coucher dans les chambres qu'ils avaient fait préparer.



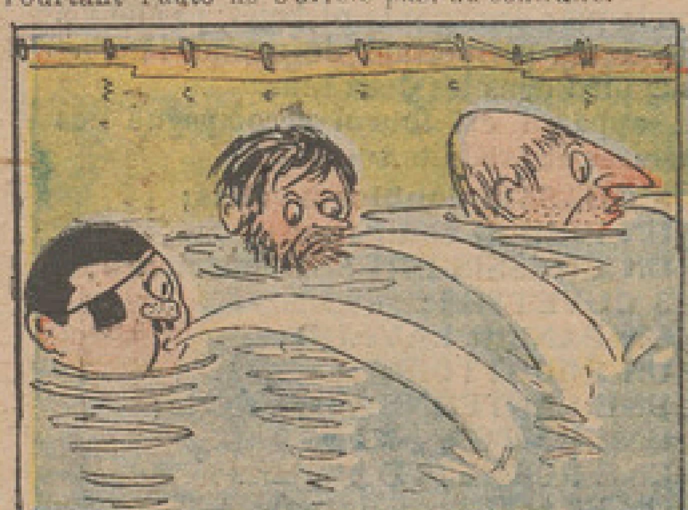
L'aubergiste, pour ne pas froisser d'aussi bons clients, qui ne regardaient pas à la dépense (je te crois), se garda bien de leur présenter l'addition du dîner. Le lendemain matin, dès le petit jour, Croquignol, Ribouldingue et Filochard quittèrent sans bruit et à regret la maison où ils avaient été si bien soignés. « C'est malheureux de partir ainsi sans dire adieu au patron ! mais y dort, et ça ne serait pas gentil de le réveiller, l'brave homme, » dit Croquignol...



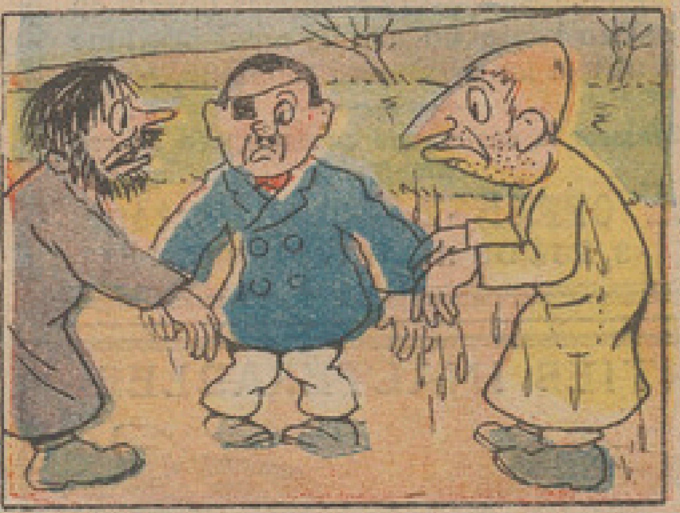
Sortis sans difficulté de la cour de l'auberge, les trois *bons clients* brûlent bientôt la route. Mais soudain un bruit sec se fait entendre : « Crac ! » Il y a quelque chose de détraqué dans le mécanisme. Pourtant l'auto ne s'arrête pas, au contraire.



Que faire ! Impossible d'arrêter l'automobile qui file de plus en plus vite et se dirige droit sur un étang qui se trouve là. Impuissant à maîtriser le véhicule, Ribouldingue perd la tête et lâche tout. A ce moment l'auto vient s'écraser avec fracas contre la barrière entourant une partie de l'étang. Précipités avec violence hors du véhicule, Croquignol, Ribouldingue et Filochard piquent une tête dans l'eau et prennent un petit bain pour lequel ils n'eurent pas besoin de caleçon, se trouvant suffisamment vêtus pour la circonstance.



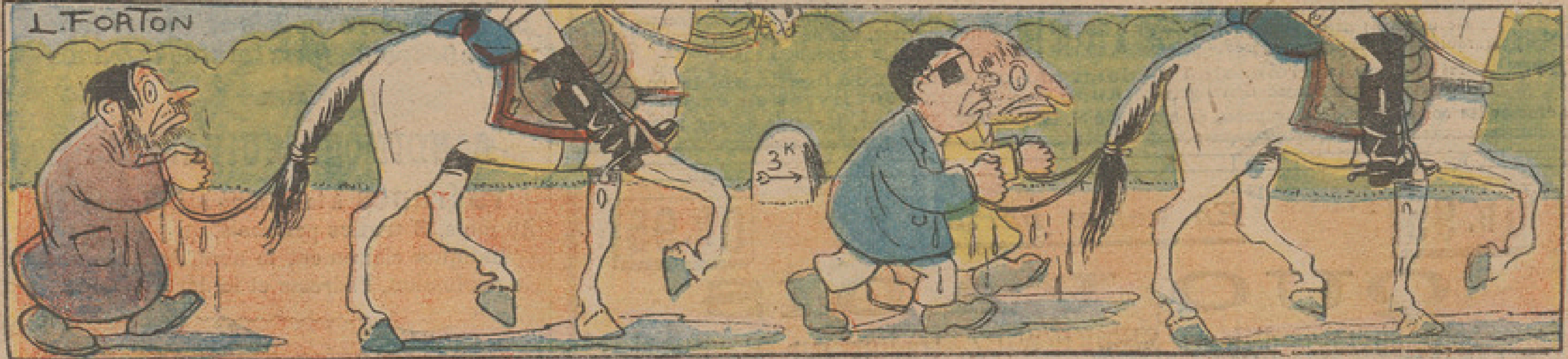
Embarrassés dans leurs vêtements, les trois chauffeurs manquent de se noyer, et c'est après avoir bu un fameux coup qu'ils parviennent à regagner le bord. Ils ne trouvent pas l'eau de leur goût et les trois associés auraient beaucoup mieux préféré se gargariser avec le vieux vin de derrière les fagots du trop complaisant aubergiste.



Au prix de nombreux efforts, Croquignol et ses deux acolytes parviennent à se tirer de cette fâcheuse situation. Ils sont dans un piteux état trempés jusqu'aux os. « Ben, n'en v'là du propre, soupira Ribouldingue, qu'est qu'on va faire à présent ? plus d'auto ! et pas une seule maison à l'horizon où nous pourrions aller nous sécher. »



A ce moment deux cavaliers, des gendarmes, que les trois copains n'avaient pas entendus, s'approchèrent d'eux. « Hum ! que je vois que vous êtes dans une tenue *négligative et dégoûtatoire*, » murmura le pandore à la vue de leurs vêtements mouillés et couverts de vase, puis il ajouta : « Vous avez des papiers ? »



Ne sachant que répondre ils se troublèrent et balbutièrent. Le brave pandore n'hésita plus. Certain de se trouver en présence des filous dont l'aubergiste avait donné le matin même le signalement à la gendarmerie, après avoir constaté leur disparition, il leur mit la main au collet et, aidé par son collègue, il les attacha à la queue des deux chevaux. Et c'est dans cet équipage que les trois chauffeurs prirent le chemin de la captivité. Après avoir roulé dans une luxueuse 50 chevaux, Croquignol, Ribouldingue et Filochard durent se contenter de se faire remorquer par un simple *moteur à crottin* ! Grandeur et décadence ! *(A suivre.)*

Sceaux — Imp. Charaire. Le Gérant : Constant Leblanc.